

■ Antonio Mas Arrondo

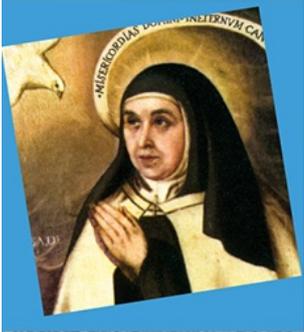


Toucher le Ciel

Collection Carmel vivant

Itinéraire spirituel avec Thérèse d'Avila
à travers le *Livre des Demeures*

Mise en lumière ■



Toucher le Ciel

Itinéraire spirituel avec Thérèse d'Avila
à travers le *Livre des Demeures*

■ Antonio Mas Arrondo

Cet ouvrage est le fruit d'une vie : assis à la table du bistrot qui lui sert de bureau, de parloir et de confessionnal, l'auteur accueille depuis trente ans toutes les pauvretés qui viennent à lui, avec pour manuel l'Évangile relu à la lumière du *Livre des Demeures*. Une conviction anime son ministère : l'itinéraire que Thérèse propose est pour tous, absolument pour tous.

Petit à petit s'est mis en place un enseignement qui introduit l'homme contemporain, avec ses problématiques bien différentes de celles de l'homme du XVI^e siècle auquel s'adressait Thérèse, dans le parcours proposé par le *Livre des Demeures*. Nous découvrons comment nous sommes invités à vivre au quotidien et de manière très concrète dans notre château intérieur, à rendre des visites dans l'un ou l'autre de ses appartements, quelle que soit l'heure, et accueillir à notre tour les trésors de grâce que le Seigneur a déversés sur Thérèse d'Avila. Un livre alerte, riche d'intuitions lumineuses et originales mais toujours profondément enracinées dans l'enseignement thérésien.

L'auteur Antonio Mas Arrondo est prêtre dans un quartier populaire de Saragosse en Espagne, où il s'occupe depuis plus de trente ans de prostituées. Il est aussi un spécialiste reconnu de Thérèse d'Avila, et a publié en collaboration avec Tomas Alvarez l'édition fac-similé du Livre des Demeures.



Éditions du Carmel

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pensé et vécu certain aspect essentiel des premières demeures. Imaginons une personne très spirituelle, qui prie fréquemment dans les demeures profondes, mais qui a oublié de se connaître et de voyager sans fards dans la vie. Il n'y a pas de doute : elle restera naine pour toujours, car quelque chose de fondamental a été oublié : la vertu d'humilité. Ou cette autre personne, grande servante de Dieu, mais attachée au pouvoir (de n'importe quel genre). Celle-là non plus n'avancera pas.

En définitive, les demeures ne sont pas un escalier rempli de difficultés, et nous ne passons pas non plus de l'une à l'autre grâce à notre effort. Ces deux idées, très répandues parmi les chrétiens, rendent difficiles et gâtent bien des vies spirituelles. Nous devons les éradiquer. Nous sommes un château habité par Dieu. Si quelqu'un désire entrer, qu'il appelle et on lui ouvrira. Aucune condition préalable n'est demandée. Rien. Uniquement, qu'il appelle à la porte. Tout cela a lieu à l'intérieur de la personne. Vous, lecteur, vous êtes le château habité. Jésus-Christ vous ouvrira la porte – la porte vers vous-même –, Il vous prendra par la main et vous conduira à travers les différentes demeures. Laissez-vous conduire. Là est le secret. Tout le reste, nous l'apprendrons peu à peu de Celui qui nous conduit par la main. Thérèse nous met en garde contre les fausses interprétations : « Vous ne devez pas considérer ces demeures en enfilade » (1D 2,8).

Nous passons de l'une à l'autre en accumulant des expériences, sans faire abstraction des précédentes. Quelqu'un peut se trouver tout à fait dans les septièmes demeures et continuer à avoir besoin de l'oraison vocale des premières demeures ou de la connaissance de Jésus-Christ fait Homme des secondes demeures (cela toujours). Nous avançons sans renoncer à ce qui précède... ou nous faisons marche arrière,

parce qu'il n'y a jamais de sécurité totale, bien que les dernières demeures offrent une plus grande garantie. Dans n'importe quel cas, savoir dans quelle demeure nous nous trouvons ne doit pas nous obséder, ce n'est pas le principal. Thérèse ne l'a jamais fait, et n'y a pas attaché d'importance non plus ; quand elle se trouvait au sommet elle se sentait davantage pécheresse qu'au commencement. Au début de cet itinéraire, rejetons l'image de l'escalier ou celle de l'effort. Le travail personnel sera nécessaire plus tard, mais pas au début, si ce n'est comme résultat de l'amour de Jésus-Christ qui nous conduit par la main. Il s'agit de se promener à travers les sept demeures et de les vivre chaque fois avec une plus grande intensité dans tous leurs aspects.

Ceux qui ont visité les premières demeures et qui y vivent seront de bonnes personnes. Ceux qui vivront installés dans les troisièmes demeures seront parvenus à être de bons chrétiens. Ceux qui chemineront à travers les suivantes auront commencé à être des chrétiens adultes. C'est à cela que nous sommes tous appelés. Demandons à Dieu le don de la sainteté, ce à quoi nous tous les croyants avons été invités, en sachant que c'est une grâce que Dieu concède à qui Il veut et quand Il le veut. Il demande seulement notre collaboration ou, plus concrètement, notre abandon. Celui qui s'abandonnera totalement dans les mains du mystère du Dieu de Jésus-Christ et donnera sa vie, celui-là cheminera à grandes enjambées à travers les demeures. Le reste il le fera pas à pas. C'est l'amour qui donnera la mesure de l'avancée.

• 8. Pour comprendre la mystique thérésienne

Réduire sainte Thérèse à quelques anecdotes (« Dieu se trouve aussi parmi les marmites », « Dieu écrit droit avec des lignes

courbes », *etc.*), ou la présenter comme objet d'admiration au lieu de la présenter comme modèle de référence pour les chrétiens, lui a causé beaucoup de tort. Je m'explique : la mystique espagnole du xvi^e siècle est centrée sur l'amour, à la différence de la mystique médiévale du nord de l'Europe, qui gravite autour de la volonté, puissance de l'âme d'où l'amour tire son origine. Comme c'est une histoire d'amour, les mystiques espagnols, Thérèse comprise, élèvent au plan de la relation avec Dieu l'expérience humaine de l'amour jusqu'au point d'appeler « mariage spirituel » les septièmes demeures. Ainsi, quiconque aura vécu quelque expérience d'aimer et d'être aimé peut comprendre l'expérience religieuse de l'amour. Autre chose sera de l'expérimenter.

Le terme « mystique » signifie étymologiquement « mystère » ; Thérèse est donc une grande mystique, parce qu'elle a vécu intensément le mystère. Quelle est, alors, la différence entre elle et nous, quelle est la différence entre ceux qui sont saints et ceux qui ne le sont pas ? Simplement, c'est qu'elle a aimé intensément. Parce qu'il y a une différence entre aimer et être aimé. On peut aimer peu ou beaucoup, superficiellement ou profondément. Les saints, et Thérèse parmi eux, ont vécu fortement l'expérience d'aimer et d'être aimés par Dieu, ce qui les a transformés (comme cela advient dans toute expérience d'amour humain), et ils ont transformé la société et l'Église. En définitive, pour peu que nous ayons expérimenté l'amour humain, nous pourrions comprendre et vivre l'amour divin. L'unique différence est la profondeur dans l'amour, sa qualité, et les partenaires.

Certains phénomènes extraordinaires vécus par Thérèse et qui ont accompagné son expérience religieuse quand elle se trouvait dans les sixièmes demeures sont quelque chose de bien

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Peu de mois après, elle écrit une idée d'une étonnante tonalité thérésienne :

Parfois les personnes sont pour moi comme des maisons aux portes ouvertes. J'entre, je flâne à travers des couloirs, des pièces. La disposition est un peu différente dans chaque maison. Pourtant, toutes sont semblables, et il devrait être possible de faire de chacune d'elles un sanctuaire pour toi, mon Dieu. Et je te le promets, mon Dieu, je te chercherai un logement et un toit dans le plus grand nombre de maisons possible. C'est une image amusante : je me mets en chemin pour te chercher un toit. Il y a tant de maisons inhabitées, et je t'y introduis comme l'Hôte le plus important qu'elles puissent recevoir. (17 septembre 1942)

Une dernière citation d'Etty nous conduit à l'essence de notre projet spirituel :

Qu'est-ce qui m'empêche de vivre aussi dans le ciel ? Le ciel existe. Pourquoi ne devrais-je pas y vivre ? Mais, de fait, c'est plutôt le contraire : c'est le ciel qui vit en moi. (15 septembre 1942)

En définitive, la foi n'est plus quelque chose qui serait donné d'avance, hérité ou acquis par une possession pacifique. Aujourd'hui, beaucoup plus qu'autrefois, le croyant doit décider de croire, chercher à ce que l'idée de Dieu ne meure pas en lui et faire tout son possible pour vivre sans médiocrités l'aventure spirituelle.

La communication de Dieu avec l'homme

Le déclin de Dieu dans la vieille Europe et la crise des Églises chrétiennes qui en découle, loin d'enterrer l'intérêt pour le religieux, ont favorisé la naissance de nouvelles formes de religiosité, depuis la prolifération de sectes variées, jusqu'au développement des voies orientales pour vivre l'expérience de Dieu, en passant par la reconversion de certaines idéologies philosophiques ou politiques en religions déguisées. Blessé par la transcendance, l'être humain, depuis la nuit des temps, poursuit sa quête du Dieu inconnu.

En suivant la pensée de Thérèse, nous n'apporterons pas au lecteur des preuves de l'existence de Dieu, ni ne lui ouvrirons des voies d'accès à partir de la raison. Le *Château Intérieur* montre (il ne démontre pas) de quelle manière a été possible la communication de Dieu avec une personne. Thérèse présente son expérience personnelle, en l'offrant au lecteur pour le cas où celui-ci voudrait librement participer au mystère et tenter l'expérience une fois de plus. En ce sens, elle marche sur les pas des premiers chrétiens lorsqu'ils transmettaient le témoignage de la foi de bouche à oreille à partir de leur propre expérience de rencontre avec Dieu. Les premières demeures commencent en affirmant la possibilité d'une relation avec Dieu, et les dernières la manifestent et la confirment. Nous savons que l'expérience de Dieu est possible en ce monde, et Thérèse l'a vécue. Il est laissé à la liberté du lecteur de l'accepter ou non. Lisons le texte des premières demeures :

... nous verrons qu'il est possible, dans cet exil, de communiquer avec un si grand Dieu pour des vers aussi malodorants ; et d'aimer une bonté aussi bonne et une miséricorde aussi démesurée. Je suis certaine que celui qui refuserait de comprendre qu'il est possible que Dieu accorde cette grâce dans cet exil, manquerait d'humilité et d'amour du prochain.
(1D 1,3)

Comparons maintenant le paragraphe antérieur avec le sommet de la vie spirituelle dans les septièmes demeures :

Qui parviendra à raconter l'intégralité de ses miséricordes et de ses grandeurs ? C'est impossible ; aussi ne vous effrayez pas de ce qui a été dit, ni de ce qui pourrait être dit, parce que ce n'est qu'une infime partie de ce qui doit être raconté au sujet de Dieu. Combien grande est sa miséricorde d'avoir communiqué ces choses à des personnes grâce à qui nous pourrions en avoir connaissance : ainsi plus nous saurons qu'Il entre en contact avec les créatures, plus nous adresserons des louanges à sa grandeur et plus nous nous efforcerons d'estimer des âmes qui réjouissent tant le Seigneur. (7D 1,1)

Pour sainte Thérèse, il s'agit, comme nous venons de le lire, d'une « communication » entre Dieu et l'homme. Cette relation a son initiative en Dieu, décrit par les termes de « bonté », « miséricorde » et « grandeur ». Elle concerne des personnes concrètes. Le cas de Thérèse est un de plus parmi tant d'autres, qui nous permet de connaître une infime partie de ce que Dieu est capable de transmettre à la créature. En conséquence, à l'intérieur de cette première pièce, le marcheur doit se demander s'il est disposé à accepter la communication avec Dieu.

Images de Dieu

Si la réponse est affirmative il doit se poser une autre question : Quelle image ai-je de Dieu ? Nous essaierons de l'examiner de près pour donner des pistes au lecteur.

Depuis les origines, la religion est étroitement liée à la signification de la mort et à la reconnaissance d'autres êtres humains. Elle cherche à répondre aux questions que suscitent notre environnement immédiat, nos relations avec les autres et ce qui nous est le plus lointain, la mort. Les hommes participent à l'élaboration de cette idée avec leurs expériences, en cherchant des personnes ou des choses qui représentent cet ailleurs. Habituellement, dans l'idée de Dieu nous projetons nos expériences, parce que nous pourrions difficilement croire en une divinité si elle n'était pas de quelque façon liée à notre propre histoire. C'est ainsi que Dieu a été identifié à des choses, des animaux, des astres ou n'importe quel élément qui intervient dans nos vies. Il faut bien reconnaître que nous, humains, avons élaboré différentes images de Dieu en fonction des nécessités du moment, selon la projection de diverses situations historiques et personnelles.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cela dotait les chrétiens du désir nécessaire pour changer peu à peu, aidés par la grâce. Malheureusement, l'idée s'est perdue, et c'est seulement au XVI^e siècle qu'elle a été reprise par quelques-uns, dont Thérèse. J'aimerais que le lecteur s'attarde un moment sur cette idée. Ce n'est pas la même chose d'affirmer que nous sommes image de Dieu, sans plus, que de défendre que non seulement nous sommes son image, mais que nous devons devenir sa véritable image. Un exemple peut nous aider : selon le christianisme, nous sommes des personnes humaines dès le moment de notre conception ; nous naissons personnes, mais le temps et l'entourage, l'éducation, la famille, *etc.*, font de nous peu à peu des personnes plus accomplies. Nous serons ce que nous sommes depuis le début, nous développerons ce qui nous a déjà été donné. Dans la vie spirituelle, la même chose se passe, nous sommes image et ressemblance de Dieu, et nous devons parvenir à l'être pleinement. L'habitant des premières demeures, avec Thérèse, introduit dans sa vie l'idée suivante : je suis image de Dieu, je dois le devenir pleinement ; l'itinéraire me servira de guide pour devenir en plénitude ce que je suis déjà par nature.

La vertu de pauvreté

Une fois connu ce que nous sommes par nature (même si nous n'allons découvrir qu'à la fin de l'itinéraire l'importance de ce qui a été dit), Thérèse recommande l'acquisition d'une vertu préalable à toutes les autres : l'austérité de vie. Considérons notre attitude générale face à l'argent, parce que si nous suivons le veau d'or, nous avons déjà une religion, incompatible avec celle présentée ici.

Parmi les grands apports culturels du christianisme, un des premiers est son universalité. Précisément parce que l'être humain a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu,

comme nous venons de le dire, toutes les créatures humaines sont égales par nature, égales en dignité, et toutes méritent le même respect dès le moment de leur conception jusqu'à leur dernier soupir. Dieu ne fait pas acception des personnes parmi ses fils (Ac 10,34-35), mais il a, c'est vrai, des fils préférés, les pauvres.

La vertu d'austérité de vie doit être comprise par les croyants à partir de ces deux principes. Parce que les différences sont évidentes entre nous qui mangeons tous les jours et ceux qui ne mangent pas. Et c'est précisément cette différence qui donne fondement à la vertu de pauvreté, en se heurtant à l'idée déjà expliquée que nous avons été créés égaux, étant tous fils d'un même Dieu, qui, tout au long de la Bible, montre sa claire prédilection pour les plus faibles. L'économie capitaliste a permis que des millions d'êtres humains vivent une vie agréable, dont n'ont jamais joui nos ancêtres. En établissant la séquence production-consommation-profit, on a réussi à implanter dans une petite partie du monde un niveau de vie que nos aïeux auraient bien aimé connaître. Pourtant une majorité des habitants de la terre ne parviennent pas à jouir de ces avantages.

D'un point de vue strictement religieux, nous sommes obligés de défendre la vertu de pauvreté. Avec l'Évangile et les œuvres de sainte Thérèse en main, nous défendons la convenance d'une austérité de vie de la part de tous, c'est-à-dire un système économique non basé sur la production maximale pour qu'augmentent la consommation et le profit. Nous croyons que, si la majorité des hommes menaient une vie sobre, une meilleure distribution de la richesse serait possible sur toute la planète. Le christianisme ne préconise ni un système politique ni un système économique concrets. Son message est pré-

politique et pré-économique, il s'adresse aux fondements de la société. Mais il n'est pas non plus ami des neutralités, parce que celles-ci n'existent pas. Il établit les principes sur lesquels doit se construire une société juste, sans se mêler de la façon dont elle doit s'organiser concrètement. Et la première justice à laquelle doit accéder l'humanité n'est autre que celle d'alimenter l'ensemble de la population. Le christianisme affirme cela à partir de son fondateur, Jésus-Christ. Ni Lui ni sainte Thérèse n'ont connu les secrets de la justice sociale telle qu'elle s'envisage dans les sociétés modernes, mais ils ont connu suffisamment les nécessités du monde et l'existence des pauvres pour pouvoir nous laisser un héritage inestimable.

Ceci étant dit, nous pouvons affirmer que la vertu de pauvreté est une partie constitutive de notre itinéraire spirituel, en premier lieu parce qu'il y a des pauvres dans le monde (ce chemin spirituel ne décollera jamais les pieds du sol) ; en second lieu, parce que Jésus-Christ est né et est mort pauvre ; et en troisième lieu, parce que l'histoire de l'Église est remplie des exemples de ceux qui ont fait de la pauvreté une vertu, un mode de vie dans la suite du Christ, tels les principaux modèles de sainte Thérèse, saint François d'Assise et sainte Claire. Thérèse propose une condition préalable pour entrer dans le chemin spirituel : la renonciation volontaire à avoir comme but suprême de la vie le fait de gagner de l'argent. Celui qui trouve dans l'argent l'objectif central de sa vie, a déjà trouvé son dieu, il n'en a pas besoin d'un autre. Cette religion de tant d'adeptes ne peut être la nôtre.

Pour comprendre la réalité des choses, Thérèse a recours dans la vie de chaque jour, à Jésus-Christ et aux saints qui l'ont imité. Le Fils de Dieu a choisi librement le chemin de la pauvreté pour venir dans ce monde, « la pauvreté est le chemin,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sont plus proches de la pièce du Roi. Car ici, dans les Premières Demeures, comme les âmes sont encore absorbées par le monde, accaparées par ses plaisirs et englouties par ses honneurs et ses prétentions, les vassaux de l'âme (qui sont les sens et les puissances) sont privés de la force que Dieu avait incluse dans leur nature. Ces âmes sont vaincues facilement, bien qu'elles aient le désir de ne pas offenser Dieu, et qu'elles fassent de bonnes œuvres. Les âmes qui se verront dans cet état doivent faire appel, comme elles le pourront, à sa Majesté, prendre pour médiateurs sa très sainte Mère et ses saints, afin qu'ils luttent en leur faveur, puisque ses serviteurs ont peu de force pour se défendre. En vérité, en n'importe quel état que nous nous trouvions, il faut que la force nous vienne de Dieu. Que dans sa miséricorde sa Majesté veuille nous l'octroyer, Amen. (1D 2,12)

2^{es} Demeures

Connaître le Christ pour le suivre

En entrant dans le château habité, nous avons entrepris un chemin spirituel qui nous conduit à des passages insoupçonnés. Nous avons découvert les premiers balbutiements de l'oraison et nous avons pris de fermes décisions pratiques.

Les deuxièmes demeures vont nous introduire dans le fondement de ce chemin spirituel : Jésus-Christ. Dans la première demeure, Dieu appelle tous les hommes à communiquer avec Lui car ils ont été créés à son image et à sa ressemblance. Dans la seconde, l'appel à l'amitié se réalise de façon particulière et personnelle à travers Jésus de Nazareth. Nous reproduirons dans nos vies ce que les apôtres vécurent au temps de Jésus lorsqu'un jour il les appela, un par un, pour qu'ils le connaissent et le suivent. En leur disant : « Venez et vous verrez où je vis et ce que je fais », le Seigneur les priaient instamment de le connaître de plus près. C'est pourquoi la connaissance amoureuse du Christ sera l'affaire centrale des deuxièmes demeures, que nous n'abandonnerons cependant jamais tout le long du parcours à travers les cinq demeures restantes. Si nous avons déjà accepté Jésus-Christ comme guide et maître, Lui-même s'avance pour venir nous chercher, pour nous conduire à travers les méandres du château. Il ne nous lâchera jamais la main.

Nous visiterons les deuxièmes demeures fréquemment, tous les jours même, parce que l'itinéraire repose sur la connaissance et l'imitation des mystères de la vie, de la mort et de la Résurrection du Seigneur. Là nous apprendrons l'oraison de méditation en posant ainsi les fondations des formes d'oraison plus élevées. Nous y viendrons aussi pour renforcer les vertus essentielles de la vie chrétienne : persévérance dans la foi, détachement de toute chose créée et amour du prochain. Nous aurons beau être très avancés, nous reviendrons toujours au fondement que sont les vertus.

Habitent les deuxièmes demeures ceux qui continuent à s'initier au spirituel, qui essaient d'appliquer à la vie ce qui a déjà été exposé, et qui ont décidé de prendre Jésus-Christ pour guide et pour maître. En règle générale, la connaissance du Christ prendra des années. Dieu respecte les temps humains, le temps qui exige fidélité et application dans la vie de tout ce que peu à peu Il nous enseigne. Comme dans les deuxièmes demeures il s'agit de suivre et d'imiter le Christ en le faisant vie de notre vie, le serviteur de l'amour restera probablement longtemps en elles, bien qu'il n'y ait pas dans ces affaires de Dieu d'autre règle que l'amour et la grâce. Selon ce que Thérèse confesse, elle a habité pendant dix-huit ans les deuxièmes demeures. L'expérience montre que les va-et-vient sont habituellement très fréquents, les avancées et les retours en arrière, les crises personnelles et sociales qui nous éloignent de la vie spirituelle ou nous font même sortir du château. À cause de cela, la Sainte les appelle « demeures du combat spirituel ».

Les deuxièmes demeures du *Château Intérieur* comportent un chapitre unique, fait exceptionnel si nous le comparons au reste. De même, une insuffisance de renseignements apparaît au moment d'établir les règles à ce point du chemin spirituel. Une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

contenter, vous ne pourrez pas – comme on dit – l’expulser de vous ; jamais Il ne vous fera défaut ; Il doit vous aider dans toutes vos peines ; vous devez l’avoir présent partout : pensez-vous que c’est peu de chose que d’avoir un tel ami à son côté ? (C 26,1)

Ensuite, fermez l’évangile et laissez-vous regarder par Lui. Il est en train de vous aimer, de vous prodiguer son enseignement. Il ne vous reproche rien. Pour l’instant Il nous « attire ». Il ne nous effraie pas. Son regard est d’amour.

Je ne vous demande pas maintenant que vous pensiez à Lui, ni que vous trouviez de nombreux concepts, ni que vous fassiez de grandes et délicates considérations avec votre entendement ; je ne vous demande que de Le regarder. Car, qui vous empêche de tourner les yeux de votre âme vers ce Seigneur, ne fût-ce que rapidement si vous ne pouvez faire plus ?

Vous pouvez en effet regarder des choses bien laides, et vous ne pourriez pas regarder la chose la plus belle qui se puisse imaginer ? Jamais, mes filles, votre Époux ne détourne ses yeux de vous. Il a supporté, venant de vous, mille vilenies et abominations à son endroit et cela n’a pas suffi pour qu’Il cesse de vous regarder ; et serait-ce beaucoup vous demander que de détourner les yeux de ces choses extérieures pour le regarder parfois, Lui ? Voyez, Il n’attend pas autre chose, ainsi qu’Il le dit à l’épouse, que nos regards tournés vers Lui. Vous le trouverez tel que vous souhaiterez Le trouver. Il fait tant de cas d’un nouveau regard de notre part, qu’on ne pourra pas dire qu’Il n’a pas mis tous ses soins pour l’obtenir. (C 26,3)

Si vous êtes joyeuses, regardez-Le ressuscité (...). Si vous êtes dans la souffrance ou tristes, regardez-Le en chemin vers le Jardin des Oliviers. (C 26, 4-5)

Ce jeu de regards d’amour a beaucoup d’importance, parce que, sans nous en rendre compte, nous sommes en train de poser les bases pour l’oraison de contemplation et la guérison profonde du moi à travers la rencontre avec Jésus-Christ. L’oraison se termine en faisant, durant quelques instants, un retour sur nous-mêmes pour savoir comment nous transformerons en vécu ce que nous avons appris. Cela peut

supposer un petit effort initial, puisque nous n'avons pas connu Jésus-Christ quand Il vivait sur la terre. Cela méritera « un peu d'effort pour recueillir ne serait-ce que la vue pour regarder ce Seigneur à l'intérieur de soi » (C 26,8) ; nous concilierons le silence et le dialogue amoureux « si de le voir ainsi vous a attendri le cœur, non seulement vous voudrez le regarder mais encore vous vous réjouirez de parler avec Lui, non pas avec des prières toutes faites, mais de la peine de votre cœur, car Lui en fait grand cas » (C 26,6).

En conclusion, l'oraison de méditation est composée de trois parties : l'introduction ou salutation initiale, la méditation de l'évangile et le silence amoureux du « regarder et se laisser regarder » :

En effet si nous ne le regardons jamais, ni ne considérons ce que nous lui devons et la mort qu'Il a supportée pour nous, je ne sais pas comment nous pouvons le connaître ni faire des œuvres à son service ; parce que la foi sans elles et sans qu'elles atteignent la valeur des mérites de Jésus-Christ, notre bien, quelle valeur peuvent-elles avoir ? Et qui nous réveillera pour aimer ce Seigneur ? (2D 1,11)

Méditer les épisodes de la vie du Christ

Si nous restons assidus un certain temps à cette pratique de l'oraison, nous parviendrons à connaître les mystères de la vie du Christ. Imperceptiblement, nous les transformerons peu à peu en vécu à partir de la situation concrète dans laquelle nous nous trouvons. Alors nous pourrons nous ouvrir à une autre modalité d'oraison mentale non moins importante que la précédente, pratiquée assidûment par Thérèse. À n'importe quelle heure de la journée nous pouvons prêter attention à un moment de la vie du Seigneur ; en nous rappelant un des épisodes rapportés dans les évangiles, l'oraison consiste à nous imaginer avec Lui dans cette scène concrète, à réfléchir un

moment à propos de cet événement et à nous laisser regarder. De là naîtra un dialogue intime.

Les indications pour cette forme d'oraison sont les suivantes :

En effet, pour revenir à ce que je disais de la pensée du Christ à la colonne, il est bon de réfléchir un moment et de penser aux peines qu'Il y eut, pourquoi Il les a eues, qui est celui qui les a eues et l'amour avec lequel Il les a supportées. Mais qu'on ne se fatigue pas toujours à rechercher cela, et qu'on reste plutôt avec Lui, en faisant taire notre entendement. Si vous le pouvez, tâchez de faire qu'Il voie que vous Le regardez, que vous L'accompagnez, que vous Lui parlez, que vous Le priez, que vous vous humiliez et que vous vous réjouissez en Lui, et rappelez-vous que vous ne méritez pas d'être là. Si vous pouviez faire cela, même au début de l'oraison, vous y trouveriez un grand profit ; cette façon de faire oraison procure de nombreux profits ; c'est du moins ce que mon âme a expérimenté. (V 13,22)

Vous pouvez aussi rechercher les moments de solitude du Seigneur pour lui tenir compagnie. Cette façon de prier mentalement était la préférée de Thérèse au commencement de son aventure dans l'oraison (nous devons nous rappeler qu'elle n'avait pas facilement accès aux évangiles). Cela peut être d'une grande utilité pour ceux qui ont beaucoup de choses dans la tête, qui ont des difficultés pour trouver un lieu à l'écart et solitaire, ou à qui cela coûte beaucoup d'appliquer leur réflexion aux mystères du Christ :

J'avais ce mode d'oraison : à savoir que, comme je ne pouvais réfléchir avec l'entendement, j'essayais de me représenter le Christ à l'intérieur de moi-même, et je me trouvais mieux – selon moi – dans les endroits où je Le trouvais le plus seul. Il me semblait qu'étant seul et affligé, dans le besoin, il devait me recevoir. J'avais beaucoup de semblables naïvetés. Je me trouvais très bien en particulier dans l'oraison du Jardin des Oliviers. C'est là que je L'accompagnais. Je pensais, si je pouvais, à sa sueur et à l'affliction qu'Il y avait éprouvée. Je désirais essuyer sa sueur si pénible. Mais je me rappelle que je n'osais jamais me décider à le faire, car mes péchés très graves se présentaient à moi. Je demeurais avec Lui autant que mes pensées me le permettaient, parce que de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

communauté de croyants dont nous faisons partie (voir les chapitres 8 et 9 du *Chemin de Perfection*).

Pour obtenir la « sainte liberté d'esprit » et parvenir à être « seigneurs de tout le créé », nous devons nous habituer à ne pas toujours faire notre volonté ; dans un premier temps, la contrainte et l'opposition à tout ce que nous désirons sont même bonnes. « C'est là qu'est le travail pour sortir de la terre d'Égypte, car en trouvant [cette vertu] nous trouverons la manne » (C 10,4).

Un autre travail va consister à maintenir une relation juste avec notre propre corps. La société moderne a fait du soin qu'on apporte au corps une religion de substitution. Thérèse nous propose de perdre l'amour démesuré du corps, car il s'habitue vite à exiger d'autant plus qu'on lui donne. Ne soyons pas de ces personnes tellement amies de leur santé qu'elles ne cherchent qu'à ne pas mourir et oublient l'obligation du chrétien d'être disposé à mourir pour le Christ. Cette préoccupation excessive pour le corps occulte la peur de la mort et l'acceptation du fait que celle-ci viendra un jour ou l'autre : « si nous ne nous déterminons pas à accepter une bonne fois pour toutes la mort et le manque de santé, nous ne ferons jamais rien » (C 11,4). L'acceptation de la maladie et de la mort comme constitutifs de l'être humain fait partie de ce travail de détachement de tout le créé (C 10-11).

Perdre peu à peu le soin excessif que nous avons de nous-mêmes et renoncer aux appétits immédiats assujettira le corps à l'esprit. Nous offrons notre vie à Dieu, nous remettons notre volonté entre ses mains, nous la faisons plier quand cela paraît nécessaire, nous sommes disposés s'il le fallait à mourir pour le Christ. Tout cela réuni vise une nouvelle liberté, celle par rapport à notre propre vie terrestre. Celle-ci n'est pas la valeur

suprême. Ses aspects les plus visibles non plus : « Mais veuillez bien croire une chose, s'il y a un soupçon d'honneur ou d'intérêt matériel, même si vous faites oraison depuis de nombreuses années, vous ne gagnerez jamais beaucoup ni ne parviendrez à jouir du véritable fruit de l'oraison » (C 12,5).

Le désir de richesses et d'honneur fait partie de l'idéologie du monde. Le marcheur spirituel s'en libère par la vertu du détachement lorsqu'il suit véritablement son Seigneur, qui est passé dans le monde en faisant le bien sans rechercher ni argent ni prestige social. Le second chapitre de la lettre de saint Paul aux Philippiens désigne la route empruntée par le Christ et les chrétiens désireux de le suivre : Il ne s'est pas attaché à sa condition divine ; il s'est au contraire dépouillé de son rang en prenant la condition d'esclave ; il « s'est abaissé » en obéissant jusqu'à la mort. Nous aurons recours à ce texte fréquemment, ainsi que le fit Thérèse : « parce qu'il est clair qu'elle (la religieuse) doit faire retour sur elle-même, et considérer comment elle a servi en comparaison de ce qu'elle doit au Seigneur et des grandeurs qu'Il a accomplies en s'abaissant Lui-même pour nous laisser l'exemple de son humilité, et considérer ses péchés et le lieu où elle mérite de se trouver à cause d'eux » (C 12,6).

En poursuivant avec ces mortifications nécessaires, nous pouvons descendre jusqu'à des questions très concrètes qui, à première vue, pourraient sembler des vétilles. Par exemple, le fait de vouloir avoir raison en tout, alors que nous voyons le Christ soumis à toute sorte d'injures sans protester (C 13,1). Ou le fait de vouloir être toujours les premiers, quand nous contemplons l'humilité de la Vierge Marie (C 13,3). Ou bien quand il nous est insupportable de nous voir critiqués et que nous répondons :

C'est la preuve d'une grande humilité que de se voir condamné sans faute et de se taire, et c'est imiter grandement le Seigneur qui nous a absous de toutes nos fautes : celui qui est véritablement humble doit désirer vraiment être tenu pour peu de chose et être poursuivi et condamné sans être fautif, même dans des choses graves. Parce que s'il veut imiter le Seigneur, en quoi peut-il mieux le faire qu'en cela ? Il ne faut dans cette tâche ni forces corporelles, ni l'aide de personne, à l'exception de celle de Dieu. (C 15,1-2)

Ces exercices-là de vertu et d'autres transformeront et corrigeront peu à peu la personnalité du marcheur en vue d'obtenir la liberté pour aimer avec maturité. Dieu exige de nous ce petit effort. Cela sera plus facile lorsque Dieu nous fera quelque cadeau, pour cela nous vous conseillons d'aller de l'avant et de visiter les demeures suivantes.

- **5. Point concret d'effort : une vie pleine de sens religieux, le bénévolat et le fait de « s'épauler »**

Les habitants des secondes demeures vivent une vie normale, avec à peine quelques changements perceptibles, ils découvrent dans l'imitation de Jésus-Christ de nouveaux modèles de comportement, qu'ils devront appliquer peu à peu à la vie quotidienne. Rien de la vie que nous vivions avant de commencer le chemin spirituel ne doit changer en apparence, sauf ces choses qui sont contraires au vouloir de Dieu. En résumé, une vie normale chargée de sens. Les circonstances de votre vie doivent être progressivement imprégnées de la foi que vous commencez à réveiller. Vous ne devez rien faire de plus ni de moins. La vie quotidienne devra être imprégnée d'esprit chrétien, la façon d'agir s'ajustera peu à peu à celle de Jésus-Christ, en conformant votre comportement à la volonté de Dieu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus d'éclaircissements en parlant de l'oraison de recueillement.

Nous devons faire la même chose pour nous recueillir avec l'Esprit Saint, même si le lecteur va trouver peu de références explicites à la troisième personne de la Trinité dans les livres de Thérèse. Notre maîtresse avait toutes les raisons pour se montrer prudente à ce sujet. En effet, au xvi^e siècle, quelques groupes de personnes religieuses qui se sentaient pleines de l'Esprit Saint en arrivaient à se considérer tellement parfaits qu'ils pouvaient enfreindre allègrement les règles et la morale de l'Église. On les appelait « illuminés ». Poursuivis implacablement par l'Inquisition, quelques-uns finirent sur le bûcher. La prudence proverbiale de Thérèse essaya d'éviter cet écueil, en vivant une profonde relation avec l'Esprit Saint sans le manifester trop ostensiblement. Nonobstant, toutes les précautions furent inutiles, et elle fut dénoncée devant l'Inquisition comme « illuminée ». De ces tragiques et malheureux événements, nous pouvons tirer une conclusion : aujourd'hui les temps ont changé, grâce à Dieu, et nous pouvons nous adresser sans complexes à la troisième Personne de la Trinité.

Soyons certains, par conséquent, de la merveille qui s'offre au serviteur de l'amour qui pénètre dans les troisièmes demeures : être un palais habité capable d'héberger le ciel sur la terre, disposé au recueillement à l'intérieur de lui-même, où il peut s'adresser avec confiance aux Personnes de la Trinité :

Figurons-nous qu'à l'intérieur de nous se trouve un palais d'une très grande richesse, édifice tout en or et en pierres précieuses, enfin, digne d'un tel Seigneur ; et que vous contribuez à ce que cet édifice soit ce qu'il est, et il en est véritablement ainsi, car peut-il y avoir édifice aussi beau qu'une âme limpide et remplie de vertus ? Et plus ces dernières sont élevées, plus les pierres brillent ; et que dans ce palais demeure ce

grand Roi, qui a eu l'obligance d'être votre Père ; et qu'il siège sur un trône de très grand prix, qui est votre cœur. (C 28,9)

• 2. La décision de suivre Jésus-Christ avec perfection

Notre itinéraire suit l'évangile pas à pas et nous met à la place des premiers disciples du Christ. Dans les secondes demeures, nous avons découvert comment le Christ Homme a appelé personnellement les disciples ; nous avons essayé d'appliquer cela à notre vie et, nous sachant appelés par notre nom, de le connaître et de l'aimer. À travers les textes liturgiques que l'Église propose chaque jour, nous nous efforçons de nous approprier peu à peu ses attitudes et ses paroles et, peu à peu, de parvenir à nous configurer à Lui.

C'est le moment, selon Thérèse de Jésus, de prendre la ferme décision de suivre ses pas. Non pas parce que ce qui a précédé était faux, mais parce que, en se basant sur le passage du jeune homme riche (Mt 19,16-22 et passages parallèles), elle déduit que les premiers chrétiens et, par conséquent, nous-mêmes, devons répondre à la même question. De cette façon, le texte du jeune homme riche focalise l'intérêt de ces troisièmes demeures et universalise, d'une manière applicable à tous les disciples du Christ, ce qui est arrivé au jeune homme de l'évangile. Quand il demande à Jésus ce qu'il doit faire pour accéder à la vie éternelle, Il lui répond : accomplir les commandements. Les « suiveurs » sur l'itinéraire, tout comme le jeune homme, tentent d'y arriver depuis les premières demeures. Mais le jeune homme riche redemande ce qui lui manque. Jésus lui répond que s'il veut la perfection, il doit vendre ce qu'il a et le donner aux pauvres, parce que Dieu sera sa richesse, et ensuite le

suivre. Le jeune s'en alla, attristé, parce qu'il avait de nombreux biens.

Nous interprétons le récit comme une invitation pour chacun de nous à donner ce qu'il a pour suivre Jésus-Christ dans la nudité totale. Ce don ne se limite pas aux biens matériels, comme semble le suggérer l'évangile, mais à la personne dans sa totalité. Y compris au fait de dépouiller le moi de tous ses masques et de toutes ses faussetés. Nous devons nous donner nous-mêmes. Entièrement. Et il ne suffit pas de le dire par des paroles, il faut le ratifier par des faits concrets. C'est pourquoi, il nous est demandé dans les troisièmes demeures de suivre Jésus-Christ avec perfection (3D 1,6).

Parce que si nous lui tournons le dos et nous en allons tristes, comme le jeune homme de l'Évangile, quand Il nous dit ce que nous devons faire pour être parfaits, que croyez-vous que fera Sa Majesté, qui doit attribuer le prix conformément à l'amour que nous avons pour Lui ? Et cet amour, mes filles, ne doit pas être fabriqué dans notre imagination, mais être prouvé par des œuvres ; et ne pensez pas que ce soient nos œuvres qui sont nécessaires, mais bien la détermination de notre volonté.
(3D 1,7)

Il s'agit de suivre Jésus dans la « nudité et le dépouillement de toute chose » (3D 1,8).

En conclusion, de la connaissance du Christ dans ces demeures doit naître la ferme décision de la volonté de Le suivre avec la plus grande perfection possible dans la pratique de l'amour de Dieu et du prochain, accompagnant tout cela – comme nous le verrons immédiatement – d'une nudité du moi. Chaque marcheur se figurera qu'il est le jeune homme de l'évangile à qui Jésus pose les mêmes questions, et il répondra en conséquence. Pour cela nous devons méditer fréquemment cette rencontre de Jésus pour consolider progressivement notre décision de le suivre.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La vertu d'humilité ôte le masque à un christianisme désireux de rester à la surface. Elle exige une foi forte, capable de s'enfoncer dans les méandres les plus secrets de l'être humain. Reconnaître la réalité, l'accepter, accompagnés par la main amoureuse du Christ, pour finir par déposer en Lui la terre de notre misère, voilà l'unique voie capable de faire apparaître la vérité pure et nue. Renoncer consciemment à l'orgueil et à la soif de pouvoir, grâce à l'humble connaissance de notre réalité la plus profonde, nous conduit à la vérité de la vie. Nous suivons les pas de Jésus-Christ, qui étant Dieu s'est abaissé Lui-même (« s'abaisser soi-même », dira Thérèse dans C 12,6), en prenant la condition d'esclave et en passant pour l'un d'entre eux. Et nous suivons les pas de la Vierge Marie quand elle chante les louanges de Dieu qui a prêté attention à l'« humiliation de son esclave » (CE 19,3). Cette stratégie de Dieu face à la vie peut nous surprendre et même nous scandaliser. L'idéologie du monde parcourt d'autres chemins, mais la pratique de la vertu d'humilité apparaît comme l'unique remède face à tant d'absurdité générée par l'orgueil et la soif de pouvoir.

À partir des sixièmes demeures nous comprendrons plus profondément cette vertu. J'annonce déjà la relation des deux : la personne humble avance dans la vie dans la réalité nue de son moi et de celle du monde. C'est cela la vérité, et il n'y en a pas d'autre. La personne humble marche dans la vérité face à la Vérité qui est Dieu : « et ainsi j'ai compris ce que c'est pour une âme que de marcher dans la vérité devant la Vérité même. Ce que j'ai compris, c'est que le Seigneur m'a laissé entendre qu'Il est la Vérité même » (V 40,3).

Cela dit, si l'humilité consiste à marcher dans la vie dans la vérité de soi et dans celle du monde face à Dieu qui est la

Vérité par excellence, il en résulte que Dieu est l'Humble par excellence :

Une fois, j'étais en train d'examiner la raison pour laquelle le Seigneur aimait tant cette vertu d'humilité, et il m'est apparu - à mon avis sans y avoir réfléchi, mais spontanément - ce qui suit : c'est parce que Dieu est la Vérité suprême, et que l'humilité consiste à marcher dans la vérité ; car ceci est une très grande vérité : nous ne possédons rien de bon qui vienne de nous-mêmes, si ce n'est la misère et le fait de n'être rien ; et qui ne comprend pas cela, est dans le mensonge. (6D 10,7)

Après avoir découvert et transformé en vie le grand secret de sa misère, le marcheur spirituel pourra descendre encore plus profondément dans le mystère du mal ; il visitera les enfers avec Jésus-Christ, et y apprendra la compassion pour l'être humain. Mais tout cela fait partie du chapitre 11 des sixièmes demeures. C'est à ce chapitre que nous renvoyons. Cette brève anticipation sert à comprendre que cette vertu est le ciment de la vie spirituelle, qui accompagnera tout l'itinéraire, et que sans elle nous ne pourrions pas comprendre le reste des demeures.

• 5. Point concret d'effort : la valeur de l'épreuve

La vie quotidienne est le meilleur thermomètre pour prendre notre température spirituelle. En vivant seul, personne ne se trompe, mais à l'épreuve de la vie nous prenons peu à peu conscience de nos avancées et de nos reculs. La pratique constitue ainsi le meilleur critère de vérification du progrès spirituel. Dans la troisième demeure, outre que nous continuons à pratiquer les règles de conduite signalées dans les demeures précédentes, nous vérifions si nous sommes en train de répondre aux « épreuves » que Dieu met sur le chemin. Il peut arriver « qu'en se croyant seigneurs du monde, ou au moins déçus par lui, Sa Majesté les ayant éprouvées dans des

petites choses, ces personnes se trouvent dans un tel état d'inquiétude et de serrement de cœur, que cela me rendait stupide et même très craintive. Leur donner des conseils n'est alors pas possible, car il y a tant de temps qu'elles traitent de vertu, qu'il leur semble qu'elles peuvent enseigner aux autres et qu'elles ont largement raison de ressentir tout cela. » (3D 2,1)

Dieu fait cet examen pratique pour vérifier si nous sommes véritablement disposés à le suivre dans la vie avec perfection. Thérèse donne deux exemples très clairs :

Il advient à une personne riche, sans enfants, ni personne à qui elle veuille laisser ses biens, de perdre une partie de ceux-ci, mais pas au point de manquer du nécessaire pour elle et sa maison avec ce qu'il lui reste, bien au contraire. Si cette personne était dans le même état de trouble et d'inquiétude que s'il ne lui restait pas un seul pain à manger, comment le Seigneur pourrait-il lui demander de tout abandonner pour Lui ? (3D 2,4)

Une personne a plus que suffisamment de quoi manger ; on lui offre la possibilité d'acquérir davantage de biens : si on les lui donne, à la bonne heure ; mais si elle s'efforce d'en acquérir et, qu'une fois les biens acquis, elle tâche d'en acquérir toujours plus, serait-elle animée de la meilleure intention qui soit (et bien sûr qu'elle doit l'être, parce que – comme je l'ai déjà dit – il s'agit d'une de ces personnes adonnées à l'oraison et vertueuses), elle ne se hissera pas, n'ayez crainte, jusqu'aux demeures les plus proches de celles du Roi. (3D 2,4)

Il se passe la même chose avec l'argent qu'avec la réputation. Si quelqu'un nous méprise ou nous retire un peu de notre réputation, l'inquiétude nous domine et nous fait perdre la paix (3D 2,5). La pénitence et la mortification pour acquérir les vertus se pratiquent au compte-gouttes, parce que « l'amour n'est pas suffisant pour ôter la raison » (3D 2,7) ; « alors que nous avançons avec tant de jugeote, tout nous choque, parce que nous avons tout ; et ainsi nous n'osons pas aller de l'avant » (3D 2,8). Enfin, ceux qui se sentent encore le centre de l'univers, légifèrent en toute chose.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rencontre avec Dieu, suit le sillage ouvert par saint Augustin dans les *Confessions* : « Je te cherchais à l'extérieur, et Toi, tu te trouvais à l'intérieur de moi ». Cela nous sera d'une grande utilité pour ne pas rester plus longtemps aliénés par nous-mêmes et pour poursuivre le chemin ouvert par notre léger effort dans l'oraison de recueillement des troisièmes demeures. Dans la demeure antérieure nous cherchions cette attitude de recueillement ; maintenant cela se produit pour nous à n'importe quel moment, et de plus en plus fréquemment. On nous fait rentrer dans le château habité de notre âme.

Dans ces circonstances, et quand cela se produit, il faut trouver un équilibre difficile : d'une part, il est bon de cesser de méditer en restant attentifs pour voir ce que Dieu veut ; d'autre part, nous ne devons pas tomber dans la tentation d'abandonner la réflexion sur les mystères du Christ, en assimilant et faisant nôtre sa vie. Thérèse nous donne quelques indications précieuses pour le moment où ce cadeau nous sera fait :

Selon moi, ce qui convient le mieux à l'âme, que le Seigneur a voulu mettre dans cette demeure, c'est ce que j'ai dit précédemment ; qu'elle essaie, sans employer la moindre force et sans bruit, d'interrompre la réflexion de l'entendement, mais non pas de suspendre ni ce dernier, ni l'imagination ; seulement il est bon de se rappeler qu'on se trouve devant Dieu et de se remémorer qui est ce Dieu. Si l'entendement est absorbé par ce qu'il ressent en lui-même, à la bonne heure ; mais qu'il ne tente pas de comprendre de quoi il s'agit, parce que c'est à la volonté qu'est fait le don ; qu'il la laisse jouir sans autre intervention que quelques paroles amoureuses, car, même sans le chercher, il nous arrive bien des fois, dans cet état, d'être sans pensées, ne serait-ce qu'un très bref instant. (4D 3,7)

C'est-à-dire que Dieu s'adresse à la volonté et lui donne une première touche d'amour pour lui dire qu'il est là, qu'il ne l'abandonnera pas (qu'il n'abandonne pas le maître de cette volonté), que si elle fait preuve de patience, elle verra de

grandes choses. Alors, celui qui prie se réjouit et répond par quelques paroles d'amour. Il peut s'agir d'un moment, d'un soupir, le premier murmure divin offert gratuitement, sans que nous le méritions, sans que nous l'ayons cherché. Ce sont les premières surprises de l'amour.

L'oraison de « goûts spirituels » ou de « quiétude »

Passons à la seconde pièce. Un pas en avant consistera dans ce qu'on appelle « goûts spirituels », également nommés « oraison de quiétude ». Cela équivaut à nous trouver subitement dans une joie inespérée. C'est une expérience très semblable à la précédente, mais avec une conscience plus grande que Dieu veut communiquer en secret avec la personne, en lui faisant le cadeau de l'élever sur la montagne pour y jouir de son intimité. Le cadeau produit une joie qui naît de quelque chose de plus profond que le cœur : le centre de l'âme, c'est-à-dire des septièmes demeures, où habite Dieu, au plus profond de l'être humain. Supposons que quelqu'un, par un geste d'affection, nous offre par surprise quelque chose que nous désirons beaucoup. Cela nous donnera une joie immense de recevoir gratuitement quelque chose dont nous avons besoin. Le cadeau en lui-même aura autant d'importance que l'amour de la personne qui nous le fait. À travers ces dons chaque fois plus profonds, nous commençons à savourer sur cette terre un peu de la félicité du royaume des cieux.

Mais nous accordons encore plus d'importance au fait de vivre consciemment une histoire d'amitié intime avec Dieu :

Sa Majesté commence à communiquer avec cette âme et il veut qu'elle sente comment Il communique avec elle (...). Dieu veut en raison de sa grandeur que cette âme comprenne que Sa Majesté est si près d'elle, qu'elle n'a déjà plus besoin de lui envoyer des messagers, mais qu'elle doit parler elle-même avec Lui, et non pas à voix haute, parce qu'elle se trouve déjà si près qu'un simple mouvement des lèvres Lui permet de

l'entendre. (V 14,5)

Pendant un bref laps de temps – cela ne durera jamais plus d'une demi-heure – la volonté reçoit une grande récompense, tandis que la mémoire, l'intelligence et l'imagination peuvent être distraites. Je suis en Dieu, dans le Christ, je reçois un cadeau de sa part et, sans savoir comment, je peux être distrait en même temps, en pensant à d'autres choses. Dans la pensée de Thérèse, l'amour naît de la volonté. C'est à elle que s'adresse directement la grâce de Dieu. Si la volonté était décidée dans les troisièmes demeures, dans les quatrièmes demeures il lui est fait le don de commencer à l'embraser d'amour. Nous venons d'entrer pleinement dans une relation d'amour adulte qui nous accompagnera jusqu'aux septièmes demeures :

Quand il plaît à Dieu de nous accorder quelque grâce surnaturelle, (cette eau) provient de la partie la plus intime de nous-mêmes avec une paix, une quiétude et une douceur très grandes, mais je ne sais pas où ni de quelle façon ; ce n'est pas dans le cœur, comme pour les joies terrestres, que se ressentent cette satisfaction et ce plaisir – du moins au début, veux-je dire, parce qu'après tout est dilaté – cette eau va déborder, remplir toutes les demeures, les puissances et parvenir même jusqu'au corps. (4D 2,4)

Quand l'être humain connaît par expérience les premiers signes de l'amour que Dieu a pour nous, la joie l'inonde. Le cœur se dilate comme dans le Psaume 118,32 :

J'étais en train de considérer que dans le verset : Dilatasti cor meum, il est dit que le cœur a été agrandi ; et il ne me paraît pas que cette joie naisse du cœur, mais d'un autre lieu bien plus intime, comme une chose profonde. Je pense que ce doit être le centre de l'âme (...) il dilate et agrandit tout notre intérieur et produit des bienfaits indicibles, et même l'âme ne saurait comprendre ce qui est en train de se passer là. (4D 2,5-6)

Pour mieux comprendre cette sorte d'oraison nous aurons de nouveau recours à des expériences humaines et de cette façon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'arriver à la porte de quelques pièces. À d'autres, il sera accordé de parvenir jusqu'au fond.

En plus de l'aide de Dieu, il est ici nécessaire que les vertus aient été beaucoup fortifiées et l'âme très préparée, car on commence à jouir amplement du ciel sur la terre. Nous avons un trésor à notre portée, du moment que nous creusons pour le trouver. Dans ces demeures parviennent à vivre beaucoup plus de chrétiens que nous ne le croyons, même si seuls quelques-uns accèdent à certaines pièces. Le manque de dispositions, la désorientation ou le fait de ne pas avoir fait croître les vertus suffisamment peuvent empêcher d'y parvenir. Et non pas la faute de Dieu, car il désire se donner totalement.

Nous faisons des visites sporadiques aux cinquièmes demeures chaque fois que nous désirons abandonner notre vie à Dieu. Quand dans l'oraison, et particulièrement dans l'Eucharistie, nous offrons notre vie à Jésus-Christ, nous sommes en train de visiter les cinquièmes demeures. Et aussi quand, à la manière du Christ, nous acceptons les croix qui se présentent dans nos vies, ou celles qu'implique l'amour des autres. Ou bien quand nous décidons et mettons en pratique l'amour pour Dieu et pour notre prochain avec la plus grande perfection. Ou quand nous avons de grands désirs de faire quelque chose pour les autres. Nous restons dans les cinquièmes demeures et nous sommes sur le point d'arriver aux sixièmes demeures si nous faisons de manière réitérée l'expérience de tous les aspects des demeures, si nous nous sommes abandonnés totalement et avons renoncé à être les artisans et les gestionnaires de notre vie, et si nous avons complètement remis notre volonté entre les mains de Dieu. Ces demeures sont celles de l'union avec Dieu. Non pas une union stable et durable (objet des sixièmes et septièmes demeures), mais une union ponctuelle et sporadique,

bien que vécue intensément. En même temps, l'expérience des trois Personnes de la Trinité va s'incorporer résolument à notre vie quotidienne.

La générosité de Dieu désire déborder d'amour, désire se donner. Mais pour pouvoir le recevoir, nous devons mourir à nous-mêmes comme meurt le ver à soie dans la chrysalide, nous délester du vieux moi et nous cacher dans le Christ. Nous pouvons comparer cette situation avec la relation amoureuse entre des personnes : quand l'autre est déjà parvenu à faire partie de notre vie, nous comptons sur lui pour toute chose, bien que nous ne vivions pas ensemble et qu'un engagement durable n'ait pas été établi. Il arrive qu'à des moments précis, en présence ou en l'absence physique de l'autre, nous vivions des moments intenses d'union. Parce que quelqu'un a commencé à faire partie de ma vie, ma volonté compte sur la sienne, et réciproquement. Si toutes ces conditions sont remplies en parole ou en action dans notre relation avec Dieu, nous habitons dans les cinquièmes demeures.

• 1. Un Dieu qui s'est donné à l'homme

Nous avons trouvé le trésor caché de la parabole évangélique quand chacun, à l'intérieur de lui-même, a reçu en gage le royaume de Dieu. Cela a été un don gratuit accordé par Dieu le Père à la demande que Jésus Lui-même a faite au nom de tous. Dieu, tel que le comprend Thérèse, ne se trouve pas loin de l'homme, mais bien proche, au point de parvenir à s'enfermer dans les entrailles du croyant, avec lequel il maintient, si celui-ci le désire, une communication très libre. Appelés à vivre dans Son intimité par pure grâce, les serviteurs de l'amour écoutent et suivent son Fils Jésus-Christ dans son Humanité, unique chemin d'accès à la divinité. Le Fils ne s'est jamais annoncé

lui-même, mais a toujours renvoyé au Père. C'est pour cela que tout le chapitre premier des cinquièmes demeures établit le sentier pour parvenir à l'union avec Dieu le Père. Tout le mystère de Dieu dans la pensée de Thérèse se comprend dans cette relation d'amour actif avec la personne. Le mystère insondable de cette relation ne finit jamais de se dévoiler, même si quelques privilégiés – Thérèse, par exemple –, grâce à la contemplation et à une vie abandonnée à la volonté de Dieu, ont ouvert des chemins :

Oh, secrets de Dieu ! Je ne me rassasierais pas d'essayer de les faire comprendre, si je pensais y parvenir quelque peu ; et ainsi je dirais mille inepties, pour tomber juste une fois au moins, afin que nous louions beaucoup le Seigneur. (5D 1,5)

Des phrases claires vécues par Thérèse se trouvent à la disposition de ceux qui, suivant l'itinéraire, désirent visiter ces cinquièmes demeures ou y vivre. Nous pouvons parvenir avec l'aide de Dieu à les vivre, parce que nous disposons de l'expérience préalable d'une femme qui les a traversées. Et dans les cinquièmes demeures, l'expérience de Dieu produit une grande union : « sa Majesté est si proche et si unie à l'essence de l'âme... » (5D 1,5) ; « en aucune façon elle ne peut douter qu'elle se soit trouvée en Dieu, et Dieu en elle » (5D 1,9). C'est à cette communion que nous sommes invités. Il se peut que quelques personnes s'effraient devant la simplicité avec laquelle Thérèse raconte ses propres expériences ; d'autres se croiront indignes d'une telle élévation spirituelle. Et, pourtant, Thérèse les rapporte pour que nous ayons conscience que n'importe qui, s'il le désire, et s'il collabore un peu avec la grâce, peut parvenir à les vivre. À ceux qui en doutent, elle adresse des paroles bien dures :

Je pense pour le moins que, celui qui ne croit pas que Dieu peut faire bien plus et qu'Il a bien voulu et veut bien encore parfois communiquer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

habituellement lorsque nous sommes en oraison de méditation, et quand tout ce qu'offre le monde, – nous-mêmes y compris –, nous paraît relatif. La personne se trouve comme « ébahie » face à Dieu. Mémoire, intelligence et volonté restent fixées en Lui, sans rien comprendre, la personne ne fait qu'aimer. Il se produit un instant d'union intime à Dieu, union d'amour, toutes les puissances restant absorbées, centrées sur ce qui est en train de se passer, sans pouvoir agir autrement. Dieu agit dans l'âme en laissant une grande paix et une grande joie intérieure. Je dis « Dieu », et je dis bien, parce que pour la première fois nous nous approchons de Dieu dans son unité et dans la différence des Personnes. Nous commençons à apprendre par expérience que Dieu est Un et Trine.

Cela arrivera probablement après des années de connaissance mutuelle. Le moment venu, les paroles sont de trop entre amants ; il suffit d'aimer en silence. Nous ne parlons pas de l'amour physique, ni de l'état amoureux. C'est ici quelque chose de plus profond : dans l'union des cinquièmes demeures, la volonté aime et se laisse aimer en silence pour un bref instant, demeurant en grande paix :

Ici, [les puissances] étant endormies, et bien endormies, aux choses du monde et à nous-mêmes (parce qu'en vérité on demeure privé de sens pendant le peu de temps que cela dure, et sans pouvoir penser, même si on le voulait), ici il n'est pas nécessaire de suspendre la pensée par quelque artifice ; et même pour aimer, si on aime on ne comprend pas comment, ni ce qu'on aime, ni ce qu'on désirait ; enfin, on est comme celui qui est entièrement mort au monde pour vivre davantage en Dieu, et il en est ainsi : une mort délicieuse, où l'âme est arrachée à toutes les opérations qu'elle peut connaître en étant dans le corps. (5D 1,3-4)

Donner quelque chose gratuitement équivaut à offrir ; se donner implique une espèce de mort du moi propre. « Mort délicieuse » l'appellera Thérèse ; « délicieuse », parce qu'en me donnant je me retrouverai avec un moi renouvelé. Dans le fait

même de mourir naît la résurrection. Le Roi du Château veut conduire celle qui sera son épouse dans le cellier. Ce n'est pas elle qui y va, mais c'est le Roi qui l'introduit. L' Aimé, en voyant que le serviteur de l'amour se rend, lui fait connaître les recoins du château. Quand Lui le veut. En l'aimant, il le fait demeurer en une grande paix, comme celle qu'éprouvèrent les apôtres quand le Christ ressuscité se présenta au milieu d'eux. Cette immense paix se verra accrue bien plus encore dans les septièmes demeures, mais ici commence déjà le processus de la résurrection de l'être humain. C'est précisément en mourant à soi-même qu'un autre homme renaît. Impressionnant paradoxe que le fait de renaître en mourant, prélude de la résurrection future et éternelle qui nous a été promise.

Le lecteur observera que l'amour chrétien ne détruit jamais l'autre, ni ne l'emprisonne, ni ne l'écrase. L'amour naît dans le profond respect de la différence. Dieu est Dieu, et moi je suis moi. Au cours d'un merveilleux voyage, mon moi offert et abandonné s'abîme en l'autre, en Dieu. Je sors à la rencontre de Dieu, qui depuis toujours vient à moi. C'est toujours Lui qui prend les devants. Il vient à moi et moi je vais à Lui, et nous nous plongeons l'un dans l'autre. C'est plus qu'une visite, c'est un envahissement, une profondeur énamourée et respectueuse qui, en un instant, transforme l'être. Je sors de là avec la certitude de m'être trouvé dans le mystère de l'amour. Je reviens nouveau, parce que mon moi vidé et abandonné s'est laissé remplir de la réalité divine, qui s'est reflétée en lui. Une réalité divine plurielle et unique à la fois, parce que l'unité se donne toujours dans la différence. Cela vaut pour l'amour humain comme pour l'amour divin.

Vous avez entendu ce que dit l'Épouse dans le Cantique des cantiques : le roi m'a conduite, ou je crois plutôt, m'a introduite dans le cellier. Et elle ne dit pas qu'elle y est allée d'elle-même. Elle dit aussi qu'elle

allait de-ci de-là à la recherche de son Aimé. Il s'agit là, à ce que je comprends, du cellier dans lequel le Seigneur veut nous introduire, quand Il veut et comme Il veut ; mais nous avons beau y mettre tous nos soins, nous ne pouvons pas entrer. Sa Majesté doit nous y introduire et doit pénétrer, Lui, dans le centre de notre âme ; et pour mieux montrer ses merveilles, Il ne veut pas que, pour ce faire, notre volonté participe, elle qui s'est rendue totalement à Lui, ni que soit ouverte la porte des puissances et des sens, qui tous sont endormis ; mais Il veut pénétrer dans le centre de notre âme sans avoir à franchir aucune porte, de la façon dont Il s'est présenté à ses disciples quand Il leur a dit : que la paix soit avec vous, après être sorti du tombeau sans en soulever la pierre. (5D 1,12)

Demeure la certitude que Dieu s'est trouvé dans la personne, et que la personne entière s'est trouvée en Dieu, au cours d'un échange étonnant : le croyant a été introduit en Dieu, et Dieu en lui. Des années plus tard, quand bien même l'expérience ne s'est pas renouvelée, on ne peut l'oublier, et c'est là une des preuves de son authenticité. Avec le temps, la personne acquiert la certitude qu'elle a été visitée intimement par Dieu ; sur le moment elle est incapable de comprendre ce qui vient de se passer :

Dieu se fixe Lui-même à l'intérieur de cette âme de façon à ce que, quand elle revient à elle, elle ne peut douter en aucune manière qu'elle ait été en Dieu et Dieu en elle. (5D 1,9)

L'oraison d'habitation avec entrevue (*vista*¹)

Nous avons déjà annoncé de quelle manière l'oraison d'union ressemble au processus matrimonial. C'est comme deux personnes qui s'aiment, elles ont passé du temps à se connaître, et, avant la demande en mariage, elles ont besoin de se trouver seules, d'accorder leurs deux volontés et de s'engager à toujours rechercher le meilleur pour l'autre. Alors elles se regardent profondément. Ainsi là, dans ces cinquièmes demeures, cette pièce avec entrevue permet que, dans l'oraison

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

t'aime. Je m'abandonne à toi ». Si tu décides d'aimer ainsi, une flèche de feu jaillit de la volonté : c'est l'amour.

Mourir pour vivre *ou* le ver à soie

Nombre d'entre vous auront observé comment le ver à soie se développe avec les feuilles du mûrier. En devenant grand, il va tisser lui-même un cocon de soie dans lequel il s'enferme. Quand sa croissance arrive à son terme, il meurt et ensuite naît un papillon. Cet exemple sert à Thérèse pour comprendre le processus dans lequel sont incluses les cinquièmes demeures (5D 2,2). En suivant l'itinéraire, nous avons grandi peu à peu, assistés par l'Esprit Saint. Nous nous sommes servis des moyens dont dispose l'Église : lectures, sermons, sacrements, images religieuses, oraison, groupes, *etc.* Dans tout le processus, la grâce nous a toujours précédés, et les dons de Dieu ont fait de la reconnaissance une forme de vie et d'oraison (5D 2,3).

Voici venu le moment de nous enfermer dans le cocon et de mourir à nous-mêmes pour renaître comme papillons. La chrysalide est le Christ, qui n'a cessé de croître depuis la première demeure. Maintenant nous nous enfermons dans le Christ et nous mourons au fait de nous croire le centre de tout : « En effet une fois que ce ver a grandi, il commence à travailler la soie et à édifier la maison où il devra mourir. Cette maison je voudrais faire comprendre ici qu'il s'agit du Christ » (5D 2,4). Le vieux moi meurt pour qu'il en naisse un nouveau, qui pourra dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi » (Ga 2,20). Des années après sa conversion adulte au Christ, Thérèse se rappelle les temps anciens et les compare avec sa situation de renaissance :

En écrivant ceci il me semble qu'avec votre faveur et grâce à votre miséricorde je pourrais dire ce qu'a dit saint Paul, mais de moins

parfaite façon, que ce n'est plus moi qui vis, mais Vous, ô mon Créateur, qui vivez en moi ; et selon ce que je puis comprendre, voilà plusieurs années que Vous me tenez dans votre main et je me vois, ce qui en quelque sorte au cours de ces années a été prouvé par l'expérience en bien des domaines, je me vois avec désir et détermination de ne rien faire contre Votre volonté, en dépit de ma petitesse, même si je dois avoir fait bien des offenses à Votre Majesté sans le comprendre. Et il me semble aussi qu'avec une forte détermination je ne cesserai pas de m'adonner à toute chose qui me sera donnée par votre amour ; et en plusieurs affaires Vous m'avez aidée à en venir à bout. Je ne désire pas le monde ni les biens du monde et il me semble que ce qui n'émane pas de Vous ne m'apporte aucun plaisir ; et tout le reste semble être une pesante croix. (V 7,9)

Vers cette époque, elle écrit dans le même sens à un de ses conseillers :

Il me revient le souvenir de jours au cours desquels je me rappelle une infinité de fois ce que dit saint Paul – bien qu'à coup sûr il ne se passe pas en moi la même chose – car il me semble que ce n'est pas moi qui vis, ni qui parle, ni qui ai une volonté, mais qu'il y a en moi quelqu'un qui me gouverne et me donne de la force, et j'avance presque comme hors de moi-même, et ainsi la vie est pour moi une très grande peine. La plus grande chose que j'offre à Dieu en fait de grand service, c'est de vouloir vivre pour son amour, car il m'est très pénible d'être séparée de Lui. Je voudrais que ce soit dans de grandes souffrances et de fortes persécutions ; étant donné que je ne suis pas en mesure d'être utile, je voudrais être en mesure de souffrir ; et j'endurerais toutes les souffrances qu'il y a en ce monde pour un peu de mérite supplémentaire, en accomplissant, je veux dire, davantage sa volonté. (R 3,10)

Elle nous indique elle-même le chemin par cette confession si intime. Et à la fin de son parcours, elle entend quelques paroles venant du Seigneur, allant dans le même sens :

J'étais en train de penser à la rudesse de cette vie qui nous empêche d'être toujours en cette admirable compagnie, et me disais dans mon for intérieur : Seigneur, donnez-moi quelque moyen pour pouvoir supporter cette vie. Il me dit : « Pense, ma fille, qu'une fois morte tu ne pourras plus me servir comme tu le fais actuellement ; mange donc pour Moi et dors pour Moi, et que tout ce que tu feras soit fait pour Moi, comme si ce

n'était plus toi, mais Moi qui le vivais. C'est cela que disait saint Paul ».
(R 56)

Constatant un tel gain, Thérèse nous conseille de collaborer le plus tôt possible avec Dieu pour parvenir à cette situation si avantageuse. Pour peu que nous nous efforcions, le Christ joindra notre petit effort au sien sur la croix afin de terminer l'ouvrage :

... car nous n'aurons pas encore fini de faire dans ce but tout notre possible, que Dieu joindra à sa grandeur cette œuvrette, qui n'est rien, et Il lui donnera une valeur telle que le Seigneur Lui-même en sera le prix. Et ainsi, comme c'est Lui qui a apporté la plus grande contribution, Il voudra bien joindre nos petites peines aux grandes qu'a endurées Sa Majesté, afin que le tout ne fasse plus qu'un. (5D 2,5)

Pour que meure le ver enfermé dans la chrysalide, qui est le Christ, le travail de faire croître les vertus a été fondamental. Ici se vérifie si, en outre, il a été efficace. Éliminer l'amour-propre, notre volonté, renoncer à voir comme absolu quoi que ce soit sur cette terre, faire preuve d'amour envers le prochain et envers Dieu... : tout aura été nécessaire pour parvenir jusque-là.

À partir de ce moment, le Christ a pris les rênes de notre vie. Le processus ne se vit pas en un instant ; il faut avoir de la patience, parce que cela peut durer des années. Même une fois accompli, il restera encore quelques « vers » difficiles à éradiquer : l'orgueil, l'amour-propre et le fait de juger le prochain et les autres. Nous devons avoir beaucoup de patience envers nous-mêmes, au moins la même dont Dieu fait preuve envers nous.

La transformation de la personne par l'union des volontés : la naissance du papillon

L'ampleur de la transformation que produit la rencontre profonde avec Dieu est comparable à la différence existant entre un ver et un papillon.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*propulsez-moi là ou ici :
Qu'ordonnez-vous que soit ma vie ?
Si vous me désirez oisive,
par amour, je ne veux rien faire.
Si vous m'envoyez travailler,
au travail je veux me tuer.
Dites-moi où, quand et comment ?
Dites donc, doux Amour, ceci :
Qu'ordonnez-vous que soit ma vie ?
Donnez-moi Calvaire ou Tabor,
désert ou bien fertile terre ;
Que je sois Job dans la douleur,
Jean, qui sur votre sein repose ;
même un vignoble fructueux, ou
sec, si cela convient ainsi :
Qu'ordonnez-vous que soit ma vie ?
Que je sois Joseph enchaîné,
ou d'Égypte le gouverneur,
ou David endurent ses peines,
ou le David très haut monté ;
que je sois Jonas englouti,
ou libre, au bord de l'eau vomi :
Qu'ordonnez-vous que soit ma vie ?
Que je parle ou ne dise rien,
donne du fruit ou sois stérile,
que la loi me montre ma plaie,
que j'aie joie du doux Évangile,
que j'éprouve peine ou plaisir,
veuillez, vous seul, vivre en mon nid :
Qu'ordonnez-vous que soit ma vie ?
Je suis vôtre et pour vous naquis,*

Qu'ordonnez-vous que soit ma vie ?

¹ En Gascogne, encore au début du xx^e siècle *har vistas* (espagnol *venir a vistas*) signifiait avoir une entrevue dans la maison de la jeune fille que l'on a projeté d'épouser. (cf. Simin PALAY, *Dictionnaire du Béarnais et du Gascon modernes*) [Note du traducteur] C'est bien dans ce sens que Thérèse emploie l'expression [Note de l'Éditeur].

² L'autographe n'est pas conservé. Nous transcrivons la copie faite par le jésuite Francisco de Ribera, premier biographe de Thérèse, car il nous semble plus complet et plus fiable que celles qui sont présentées dans les éditions modernes.

³ *hui* : aujourd'hui (Moyen-Âge et XVI^e siècle) (NdT).

6^{es} Demeures

L'amour aussi s'apprend

Un avertissement préliminaire de la sainte nous introduit dans les sixièmes demeures et nous aide à comprendre que nous sommes déjà dans le domaine de la haute mystique : tout est don de Dieu, qui donne à savourer ces nourritures à qui Il veut :

Et il y a ainsi beaucoup de saintes personnes qui n'ont jamais su ce que c'était que de recevoir ces grâces, et d'autres qui les reçoivent qui ne sont pas saintes. (6D 9,16)

Des cinquièmes aux septièmes demeures se reproduit dans la vie du croyant le passage de la mort à la résurrection du Christ. Dans les cinquièmes demeures, nous participons aux moments cruciaux de sa Passion ; dans les septièmes demeures nous participons à sa Résurrection. Thérèse situe les sixièmes demeures entre les deux, un moment intermédiaire qui inclut quelques expériences du Christ avant sa mort et les expériences qu'ont vécues les disciples entre la mort et la Résurrection du Seigneur. Nous y apprendrons l'amour adulte et nous scellerons, au moyen des fiançailles spirituelles, le futur engagement matrimonial des septièmes demeures. Et comme l'amour porte dans ses entrailles le désir de la consommation de l'union et de la présence permanente de l'aimé, nous traverserons les sixièmes demeures en souhaitant ardemment la plénitude de la rencontre. Comme le petit papillon ne trouve pas de repos assuré, les sixièmes demeures sont celles du désir d'aimer insatisfait.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'auto-développement et de techniques de méditation orientale le manifeste bien. Les premiers offrent de brèves recettes tranquillisantes pour les gens plongés dans le stress occidental ; les seconds prétendent nous guider dans la profondeur de la méditation au moyen de techniques de yoga ou de zen. Il n'y a rien à objecter à propos des seconds, du moment qu'on observe que la relaxation peut nous servir de préparation à la méditation, mais sans qu'elle en arrive à se transformer en une fin en soi. N'importe quel mode de préparation à la méditation peut être compatible avec l'itinéraire thérésien s'il culmine dans la méditation des mystères du Christ. Si la technique de méditation proposée par les livres orientaux nous éloigne de la réalité vécue (pour aussi difficile qu'elle se présente), ou dispense de relire notre vie quotidienne à la lumière de l'évangile, elle n'est pas compatible avec la spiritualité de sainte Thérèse.

Thérèse, étant parvenue à expérimenter quelquefois les premiers dons de Dieu dans l'oraison de quiétude, se recueillait en elle-même jusqu'à ce qu'elle reçoive de nouveau les dons. Au début, cela lui sembla bien, jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'elle avait perdu l'habitude de toujours partir de la méditation sur le Christ (V 22,3). Elle voulait (comme cela arrive maintenant à ceux qui suivent les techniques de méditation orientale) parvenir aux plaisirs de l'oraison et au sentiment de la présence de Dieu sans suivre auparavant le Christ fait Homme :

Oh, quel mauvais chemin je suivais, Seigneur ! Il me semble maintenant que j'aurais erré hors du bon chemin si Vous ne m'aviez ramenée à lui, car, en Vous voyant auprès de moi, j'ai vu alors tous vos biens. À peine ai-je été affligée d'une peine, que le fait de regarder la façon dont Vous vous êtes comporté devant vos juges, m'a fait trouver bon de la supporter. En présence d'un si bon ami, avec un si bon capitaine, qui a montré l'exemple de la souffrance, il est possible de tout supporter. C'est

Lui qui nous aide et nous encourage ; Il ne nous fait jamais défaut ; c'est un ami véritable. J'ai compris par la suite, et je perçois très clairement que pour contenter Dieu et pour qu'Il nous octroie de grandes grâces, il faut, selon son vouloir, pour intermédiaire, les mains de cette très sacrée Humanité, en laquelle, ainsi qu'Elle l'a dit, Sa Majesté a mis toutes ses complaisances. De très nombreuses fois l'expérience me l'a fait voir. Le Seigneur me l'a dit. J'ai clairement vu que c'est par cette porte qu'il nous faut entrer, si nous voulons que la Majesté Souveraine nous montre de grands secrets. (V 22,6)

En conclusion, les sixièmes demeures seront toujours accompagnées des grands cadeaux de l'Époux, que nous devons accueillir depuis la permanente et constante visite aux premières demeures. Quand le cadeau se présentera, nous l'accepterons avec plaisir, abandonnant la méditation le temps de sa durée, pour revenir ensuite à elle :

Dans les affaires, les persécutions et les souffrances, quand on ne peut obtenir une profonde quiétude, et dans les temps de sécheresse, le Christ est un très bon ami, parce que nous le considérons comme un Homme et nous voyons ses faiblesses et ses peines. C'est une compagnie pour nous et, avec l'habitude, il est très aisé de le trouver auprès de soi. (V 22,10)

• 3. Oraisons d'un converti à l'amour, ou l'apprentissage de l'amour adulte

Quelqu'un pourra objecter qu'aucune des oraisons qui suivent n'est nécessaire pour le salut et que quelques-unes peuvent même se révéler dangereuses. Certes, nous le confirmerons. Mais, qui sommes-nous donc pour évaluer la mesure de l'amour de Dieu dans les personnes ? Thérèse a su nous expliquer par où Dieu l'a menée, convaincue qu'elle était que d'autres peuvent passer par ce chemin si Dieu le veut. Ou, au moins, se disposer pour que Dieu leur concède ces dons, si telle est sa volonté. Celui qui visite les sixièmes demeures fera diverses expériences d'oraison, étonné par les merveilles que Dieu peut

accomplir dans les personnes qui désirent suivre les pas de son Fils Jésus-Christ. Il doit aussi reconnaître s'il est passé par des situations semblables, bien qu'il ne les ait pas vécues avec la même intensité que Thérèse. Et, enfin, il ne cherchera jamais à les forcer pour qu'elles se produisent en lui, mais il pourra et devra les désirer.

Un large panel d'expériences d'oraison, avec pour dénominateur commun l'amour, s'ouvre devant le marcheur. Diverses pièces chanteront l'excellence de l'amour à la petite colombe volant d'un vol désireux de plénitudes ou, exprimé en termes thérésiens, quand la personne est « attendrie par l'amour » (6D 6,1). L'abandon de la volonté des cinquièmes demeures a éveillé l'être le plus profond de l'homme, où a grandi le désir d'aimer et d'être aimé. Chaque pore de la personne transpire du désir de la rencontre ; pour cela, il conjugue avec facilité la vie et la contemplation, l'oraison et l'action. Marthe et Marie cheminent déjà ensemble ; les dons et la communication avec Dieu vont se produire pendant qu'il est en oraison, ou bien au milieu des tâches quotidiennes. Dans les sixièmes demeures, l'amour rend possible le mélange des deux choses, phénomène qui culminera dans les septièmes demeures.

Quand la mystique se nourrit de la vie quotidienne

Le premier chapitre des sixièmes demeures décrit la situation réelle de la personne qui va découvrir les profondeurs de l'affection. Et, à la surprise de beaucoup de monde, le lecteur constatera comment le cœur de la mystique se révèle dans des conditions humaines précaires. Ce que nous allons à présent rapporter s'est produit alors que Thérèse était entourée de peines, de persécutions et de maladies. Quelques grâces survenaient pendant l'oraison et d'autres au milieu des vicissitudes de la vie (6D 1). Mais ce sera dans la trame de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le lecteur remarquera une phrase entre parenthèses ajoutée en marge par l'auteur devant l'annotation d'un censeur craignant que la Sainte déprécie la valeur du sacrement de la Réconciliation.

En vérité, nous expérimentons, d'une expérience intime, que « notre Seigneur a déjà pardonné et oublié les péchés » (6D 7,4). Il unit l'âme ainsi purifiée à Lui, la laissant éveillée comme jamais aux choses de Dieu. Les sens de l'âme et les puissances sont absorbés, c'est-à-dire qu'elle est tout entière centrée uniquement et exclusivement sur ce qui est en train de se produire. Elle comprend quelques vérités de foi qui demeurent gravées, bien qu'elle ne se les rappelle pas par la suite ; elle voit des images intérieures imaginaires et intellectuelles impossibles à expliquer (nous en parlerons plus loin). Ni Jacob sur l'échelle, ni Moïse dans le buisson ardent ne surent expliquer ce qu'ils avaient vu ; c'est ainsi que cela se passe avec ces âmes. Ce sont des secrets de Dieu qui se communiquent à l'âme silencieusement, en lui montrant quelque partie du royaume qu'elle a gagné : toutes les portes des demeures restent fermées (sens et puissances), comme celles du château et de l'enceinte ; celle qui communique avec la demeure du Roi reste seule ouverte. L'expérience dure peu de temps, mais la volonté est absorbée, disposée à aimer comme jamais. Naissent alors de grands désirs de travailler à la cause de Dieu, beaucoup plus forts que ceux qui étaient ressentis auparavant. Et on comprend l'expérience des martyrs qui se sentaient aidés par Dieu au milieu de la souffrance. Ce type de ravissement peut survenir en public, et les témoins se rendent alors compte que l'âme a été transportée, parce que Dieu veut faire savoir publiquement que cette âme Lui appartient (V 20).

Les grâces précédentes ont éveillé l'amour et ont préparé progressivement l'âme à s'unir à celui qui sera son Époux (6D 4,1). Avec le ravissement nous arrivons à un moment clef de l'itinéraire, parce qu'en lui se trouvent scellées les fiançailles spirituelles. Au seizième siècle, parmi les rites précédant le mariage, les fiançailles équivalaient à l'engagement matrimonial, bien que les fiancés ne vécussent point ensemble et que le mariage n'eût pas été consommé. En ce qui concerne tous les effets, ils étaient déjà mari et femme :

Et vous verrez ainsi ce que fait Sa Majesté pour conclure ces fiançailles. À ce que je comprends, il doit s'agir du moment où Il procure à l'âme des ravissements qui la font sortir de ses sens ; parce que si, n'en sortant pas, elle se voyait si proche de cette grande majesté, il ne lui serait peut-être pas possible de rester en vie. (6D 4,2)

La première fois que Thérèse a vécu cette expérience, elle était en train de préparer la fondation de son premier monastère de saint Joseph d'Avila :

Vers la même époque, le jour de l'Assomption de Notre Dame, alors que je me trouvais dans un monastère de l'Ordre du glorieux Saint Dominique, je considérais les nombreux péchés que j'avais par le passé confessés dans cette maison et des détails de ma vie misérable. J'éprouvai alors un ravissement tel qu'il me sortit presque de moi-même. Je dus m'asseoir et il me semble même que je ne pus ni assister à l'élévation, ni entendre la messe, ce qui par la suite me causa des scrupules. Il me sembla, dans ce ravissement, que j'étais revêtue d'un habit d'une vive blancheur et d'une grande clarté, sans voir au début qui m'en revêtait. Je vis ensuite Notre Dame à ma droite et à ma gauche mon père Saint Joseph, qui me revêtaient de cet habit. On me fit comprendre que j'étais maintenant lavée de mes péchés. Une fois vêtue, emplie d'un grand plaisir et de gloire, il me sembla que Notre Dame me prenait les mains : elle me dit que de me voir servir le glorieux Saint Joseph lui procurait bien de la joie, que je croie que s'accomplirait mon intention de créer le monastère, et que le Seigneur, Saint Joseph et elle-même y seraient bien servis. Elle me dit de ne pas craindre un échec de ce projet, jamais, bien que l'obéissance qu'il impliquait ne soit pas à

mon goût, parce que tous deux, elle et Saint Joseph, nous garderaient et que son Fils nous avait déjà promis de demeurer parmi nous. Et comme signe de la vérité de ses paroles elle me donnait ce bijou. Il me semblait qu'elle m'avait passé au cou un très beau collier d'or, auquel était accrochée une croix très précieuse. Cet or, ces pierres diffèrent tant de ceux d'ici-bas, qu'il n'y a pas de comparaison possible ; leur beauté en effet ne ressemble à rien de ce que nous pouvons imaginer sur terre et, comprendre de quoi était fait l'habit et imaginer la blancheur que le Seigneur veut faire découvrir, dépasse les capacités de l'entendement. Tout ce qui est ici-bas semble, pourrait-on dire, un dessin au fusain. (V 33,14)

Celui qui prie est abasourdi face à de telles démonstrations d'amour, et se demande s'il s'agit de phénomènes spéciaux concédés à des personnes très saintes. À ce sujet il est bon de rapporter ici les deux considérations exprimées par Thérèse : Dieu désire accorder ces grâces à de nombreuses personnes et, de fait, c'est ainsi qu'Il procède :

Parce que, même s'il est vrai que ce sont des choses que le Seigneur donne à qui Il veut, si nous aimions Sa Majesté comme Elle nous aime, Il les donnerait à tout le monde. Il n'a pas d'autre désir que d'avoir à qui donner, sans que pour cela ses richesses diminuent. (6D 4,12)

Dans les couvents fondés par Thérèse, il n'était pas rare de trouver des religieuses ayant connu semblables expériences :

Les grâces qu'octroie le Seigneur sont si grandes dans ces maisons, que si dans chacune d'elles il y a une ou deux religieuses que Dieu conduit par la méditation, toutes les autres parviennent à la contemplation parfaite et quelques-unes sont si avancées, qu'elles expérimentent le ravissement. (F 4,8)

Revenons à la doctrine thérésienne pour clarifier la différence avec l'oraison d'union. Le moment du ravissement se résume à un pur acte d'union amoureuse, sans que rien ne puisse être expliqué ou qu'on n'en puisse rien dire ; toutefois, avant et après se passent des choses parfaitement compréhensibles.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

demeures. Afin de surmonter ces deux difficultés, elle nous laisse quelques conseils pour la première et deux réflexions doctrinales magistrales sur la seconde (V 22 et 6D 7). En ce qui concerne la première, il serait néfaste de vouloir sauter aussi haut avec l'ardeur des débuts, parce que l'âme n'est pas encore mûre. Elle doit continuer de se nourrir aux mamelles divines jusqu'à ce qu'elle ait les forces suffisantes (PAD 7,9). Une autre erreur plus grave encore – expliquée au début de ces demeures – consisterait à se passer de la connaissance de l'Humanité du Christ.

Enfin, le fait pour l'âme de se voir tant favorisée, tant aimée gratuitement, tant pardonnée et aimée, augmente sa douleur devant l'ingratitude de sa vie passée. Voir à quel point elle a été ingrate envers Celui qui l'a tant aimée lui cause bien de la peine. Maintenant qu'elle est consciente de tout ce qui lui a été donné, elle regrette son ingratitude antérieure et devient craintive de perdre un Dieu qui la conduit par la main. Reconnaissant que tout est grâce reçue, sa souffrance s'apparente à celle qu'ont dû éprouver saint Pierre et Marie-Madeleine, « parce que, comme leur amour était devenu si grand, qu'ils avaient reçu tant de grâces et qu'ils avaient compris la grandeur et la majesté de Dieu, cette ingratitude devait être très dure à supporter et devait provoquer une tendre affliction » (6D 7,4). De cette façon, l'épouse acquiert avec l'oraison de jubilation un nouveau sens du péché, perçoit beaucoup mieux ses fautes, ressent les péchés passés comme la démonstration de la constante ingratitude dans laquelle elle a vécu, et se solidarise avec les péchés d'autrui comme s'il s'agissait des siens propres.

Nous pouvons conclure en disant que la joie fait partie intégrante de notre itinéraire spirituel, apparaissant pour la

première fois dans les quatrièmes demeures, s'élevant jusqu'à l'oraison passionnée de jubilation dans les sixièmes demeures, pour parvenir à la jouissance sereine et permanente des septièmes demeures. En vérité, cet itinéraire apparaît au serviteur de l'amour comme un chemin vers le bonheur. Le marcheur comprend facilement ce qui est exposé ici à partir de ses expériences de l'amour humain. Nous connaissons l'exaltation que donne l'allégresse, fruit de notre sentiment d'être aimés, reproduite de mille manières dans les arts et la musique. Nous connaissons aussi les différents degrés d'euphorie, fruit d'un amour enflammé. Les septièmes demeures transformeront le cri passionné en murmure permanent, le tonnerre laissera place au calme, baignant ainsi la vie dans la douce rumeur d'une joie sereine.

Les visions intellectuelles, *ou* connaître sans voir (6D 8)

Nous entrons maintenant dans une nouvelle pièce remplie d'agréables surprises. Nous le ferons, comme toujours, accompagnés par le bon Jésus, guide et compagnon fidèle du processus, à qui nous nous abandonnons déjà, ayant contracté avec Lui un engagement matrimonial, duquel nous viennent d'abondants cadeaux. Si Dieu le veut, quand il veut et à qui il veut, il se peut qu'il nous invite à entrer dans une nouvelle pièce, pour communiquer avec nous d'une façon secrète et admirable que l'on nomme « vision intellectuelle ».

Pour que personne ne s'effraie, nous dirons d'entrée qu'il s'agit d'une expérience enracinée dans l'être humain depuis la nuit des temps, par laquelle la présence de la personne aimée peut se manifester de nombreuses façons : la présence face à face, ou « physique », de Dieu, que les chrétiens espèrent atteindre en plénitude à la Parousie et que les hommes vivent

déjà à présent quand ils vivent dans son amour (*cf.* R 21). Mais il existe aussi une présence dans l'absence à laquelle fait allusion la vision intellectuelle. Elle essaie d'exprimer la mystérieuse compagnie qui inonde la vie de l'épouse en l'absence physique de l'époux. En d'innombrables occasions, j'ai entendu de la bouche de veufs ou de veuves la sensation de présence permanente de la personne aimée après son décès. Et j'ai pu vérifier cela même entre des personnes qui s'aiment et qui, pour différents motifs, doivent passer un temps sans la compagnie physique de l'autre. Il ne s'agit pas d'une présence physique et cette expérience est cependant plus qu'un simple souvenir de l'autre. C'est autre chose : la personne aimée est en moi, elle m'inonde de manière mystérieuse, je ne peux ni la voir ni la toucher, mais elle baigne mes jours, accompagne mes activités, me comble de bonheur. Comme nous le verrons, la vision intellectuelle est quelque chose de cet ordre. Naturellement, nous faisons référence à des amours heureuses pour chacune des parties.

En appliquant ce qui précède à l'expérience religieuse, le christianisme propose à la considération du serviteur de l'amour des façons différentes et complémentaires de rester dans la présence de Dieu : la vision face à face, qui est repoussée à l'espérance de la résurrection et à l'entrée au banquet du ciel ; la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, qui n'est ni strictement physique ni purement spirituelle ; et une troisième manière plus vague, mais pas moins authentique pour autant, que Thérèse appelle « vision intellectuelle » et que pour ma part, j'aime appeler « personnifiée ». Pour pouvoir nous introduire dans sa compréhension, nous maintiendrons, comme toujours, le critère d'intensité dans l'expérience, en allant de la moindre à la plus forte. Dans sa forme la plus simple, elle est apparue dans la vie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voyage, silencieuse, en une autre communication amoureuse vers le Christ, qui se trouve dans le centre de son âme. Dans ce voyage, l'un n'annule pas l'autre, le Christ ne l'absorbe pas, l'Époux respecte l'épouse. Le contact d'amour se produit entre l'image du moi blessé de l'épouse et l'image vivante du Christ ressuscité. La rencontre a été intériorisée, le Christ n'est plus auprès d'elle, à son côté droit, comme elle le mentionnait dans les visions intellectuelles ; Il se trouve maintenant à l'intérieur d'elle, dans le centre de son être, dans la profondeur de son moi. Alors l'âme se « sculpte » dans le Seigneur, nous dira Thérèse, c'est-à-dire qu'elle jouit d'une recreation de son être, le Christ est de nouveau en train de la travailler, peaufinant, limant les arêtes. Nous retrouverons cela dans les septièmes demeures. L'Époux est en train de la guérir. L'amour guérit. Le ciel commence sur la terre, dans le silence de l'amour.

L'aventure continue. On a dit à Thérèse que les visions imaginaires sont plus « conformes à notre nature », mais moins élevées que les visions intellectuelles et plus dangereuses, car le démon peut s'infiltrer beaucoup plus facilement et tromper la personne (V 28,10). Après les consultations appropriées, elle décide de faire peindre les images qu'elle voit à l'intérieur d'elle-même et explique à l'artiste comment il doit les réaliser. Ce sera une façon de prier de nouveau en s'appuyant sur des icônes, cette fois à partir des images qu'elle a vues en elle, concrétisées maintenant dans un tableau. Elle pense esquiver de cette façon les pièges du démon pendant l'oraison. Les témoignages à ce sujet, de ceux qui l'ont connue, sont nombreux. Nous savons qu'elle a commandé une peinture des trois Personnes de La Trinité, du Saint-Esprit sous la forme d'un jeune homme entouré de feu, de la Vierge Marie et de divers moments de la passion du Christ et de sa résurrection. Beaucoup d'entre elles se sont perdues, mais certaines nous

sont parvenues. Celle du « Christ aux yeux doux » est la mieux connue ; au sujet des autres, nous ne disposons pas de documentation écrite et leur authenticité est moins sûre, même si les religieuses cloîtrées qui vivent aujourd’hui dans les monastères fondés par Thérèse conservent des témoignages oraux très fiables. Celui qui se sentira appelé sur ce chemin spirituel à prier avec des images, peut les utiliser avec profit.

La suspension en Dieu, *ou* la connaissance intuitive (6D 10)

Nous continuons avec l’intention de décrire les diverses pièces qui composent les sixièmes demeures et nous tâcherons de signaler les différences entre une forme ou l’autre d’oraison. Parvenu à ce point – signale Thérèse –, celui qui prie se trouve en condition d’accéder à une nouvelle forme de connaissance du mystère de Dieu. Jusqu’à maintenant, notre principal allié a été – et continue à être – la méditation de la vie du Christ à travers l’Écriture, et nous parcourons ainsi les différentes demeures. Notre chemin spirituel continue à s’appuyer sur la responsabilité personnelle de chaque serviteur de l’amour, sans tomber dans l’individualisme, en vivant la foi à l’intérieur de la communauté ecclésiale. L’Église reconnaît différentes manières de nous approcher de la connaissance de la vérité de Dieu, et admet même la possibilité de progresser dans l’unique vérité révélée avec l’assistance du Saint-Esprit, « soit par la contemplation et l’étude des croyants qui les méditent en leur cœur, soit par la perception intérieure qu’ils éprouvent des choses spirituelles, soit par la prédication de ceux qui, avec la succession épiscopale, reçurent un charisme certain de vérité. Ainsi l’Église, tandis que les siècles s’écoulaient, tend constamment vers la plénitude de la divine vérité, jusqu’à ce que soient accomplies en elle les paroles de Dieu⁴ ». De cette

façon, elle reconnaît les différentes manières pour le croyant d'accéder à la connaissance du mystère de Dieu, y incluant la « contemplation » et la « perception intime » de n'importe quel chrétien. Ce sera dans ce cadre que nous devons situer l'oraison de suspension. Thérèse se plonge par vision intellectuelle dans une autre forme de connaissance de Dieu, que nous pouvons définir, avec le Concile, comme perception intime par contemplation.

Dans l'expérience humaine de l'amour nous trouvons quelque chose de semblable. Au fil des ans, la perception de l'autre s'accroît, sans cesser pour cela d'être toujours un mystère. À la communication verbale, fondamentale dans toute forme de connaissance amoureuse, s'unit la présence physique de la personne aimée. À côté de ces deux formes, apparaît un autre mode de connaissance au moyen de l'intuition. L'amour nous a rendus capables de nous immerger dans le cerveau de la personne aimée et, en de nombreuses occasions, de comprendre ses désirs, de découvrir ses aspirations, de deviner ses intentions. L'amour humain, en recevant l'être de l'autre par amour, est capable de sortir de lui-même pour aller à la rencontre de l'autre personne : voyager jusqu'à se plonger dans l'être de l'autre. C'est dans ce cadre de l'expérience humaine que s'insère l'expérience religieuse de la connaissance par intuition que Thérèse appelle « oraison de suspension ».

Ce type d'oraison a, comme les précédents, différents degrés d'intensité, depuis les formes initiales – les plus basses – jusqu'aux plus élevées. Dans ses manifestations majeures, Thérèse compare la différence entre elles avec « la différence qu'il y a dans le ciel entre les jouissances des uns et celles des autres » (V 37,2). La plus grande partie des croyants peut accéder à son expression première (quand bien même c'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

savoir que c'est Lui qui blesse. Thérèse appellera ce phénomène « peine délicieuse » (V 29,8-11).

Nous nous trouvons donc face à des expériences doubles, de douleur et de joie, provoquées par l'éloignement de l'Époux. Le désir de jouir pleinement de Dieu la conduit au désir de mourir, adouci par le choc amoureux qu'elle reçoit. Nous pouvons affirmer que Thérèse vit une profonde impulsion eschatologique. Tout comme les premiers chrétiens, elle désire la venue définitive de l'Époux, la Parousie, la pleine participation à la résurrection du Christ, l'accomplissement de l'amour dans le mariage spirituel (malheureusement, le christianisme actuel a perdu cette impulsion eschatologique). En voyant que le Seigneur n'en finit pas d'arriver, d'un côté elle désire la mort et la rencontre définitive, de l'autre, enflammée d'amour comme elle est, elle donnerait n'importe quoi pour aider l'Époux. Cette même expérience est celle que vécurent saint Paul et nombre des premiers chrétiens. Le mariage spirituel des septièmes demeures sera le point culminant du processus, lui découvrant l'eschatologie réalisée grâce à la pleine rencontre avec le Ressuscité. Dans ce contexte, Thérèse relate une modalité de cette expérience. Nous la connaissons sous le nom de « transverbération ». Le Bernin l'a représentée dans une sculpture de grande beauté. Mais l'interprétation qu'en fit la culture baroque, tant pour la sculpture que pour le récit thérésien, a été fatale à la cause de Thérèse.

Parfois elle voyait sous une forme corporelle, vers le côté droit, un ange petit et beau :

Je voyais dans ses mains un long dard en or, dont l'extrémité était, me semblait-il, légèrement enflammée. Il me paraissait parfois qu'il me l'enfonçait dans le cœur jusqu'à mes entrailles. Lorsqu'il l'enlevait, il me semblait qu'il les arrachait et me laissait totalement embrasée d'un

immense amour de Dieu. La douleur était si forte qu'elle me faisait émettre les gémissements évoqués plus haut, et la douceur produite par cette très intense douleur était si excessive, que je ne désirais pas la voir cesser, et mon âme ne pouvait être comblée que par Dieu. (V 29,13)

Douleur et douceur, absence et présence, peine délicieuse : deux contraires unis inexplicablement. Présence joyeuse de Dieu et souffrance due à son éloignement. En définitive, selon moi, c'est la façon religieuse de Thérèse de crier avec les premiers chrétiens « *Maranatha*, viens, Seigneur Jésus ! ».

Thérèse nous offre encore une nouvelle sorte de peine plus élevée, la nuit obscure absolue (*cf.* V 20,8-16 ; 6D 11 ; R 15). Elle se distingue de la précédente par la radicalité avec laquelle est expérimentée l'absence de Dieu. Elle aime Dieu, est fiancée à Jésus-Christ et pourtant elle ne peut en jouir. L'amour ayant augmenté, croît le désir de la rencontre complète ; et comme elle n'a pas lieu, la peine augmente :

... mais alors que cette âme brûle à l'intérieur d'elle-même, il arrive souvent, par le biais d'une petite pensée ou d'une parole qu'elle entend au sujet de la mort qui tarde, qu'elle reçoive, venant d'ailleurs – sans comprendre d'où ni de quelle façon – un coup, ou peut-être l'impact d'une flèche de feu. Je n'affirme pas que c'est une flèche, mais quoi qu'il en soit, on voit clairement que cela ne peut pas provenir de notre propre nature. Ce n'est pas un coup non plus, même si j'utilise ce mot, mais cela blesse avec plus d'acuité. Et la douleur n'est pas ressentie, selon moi, au point où ici-bas on ressent les douleurs, mais dans le plus profond et le plus intime de l'âme, au lieu où ce coup de foudre, qui passe en un instant, réduit en miettes tout ce qui se présente de notre nature terrestre. Et, vu le peu de temps que cela dure, il est impossible d'avoir le souvenir de quoi que ce soit touchant à notre Seigneur. (6D 11,2)

Quand le censeur lit le manuscrit, il est horrifié par la phrase suivante « il est impossible de se souvenir de ce qui touche à notre Seigneur ». Comment est-il possible – pense-t-il – d'oublier le Seigneur après tout ce que nous venons de voir ? Il

doit s'agir d'une erreur de l'auteur. Il raie consciencieusement la dernière syllabe du mot *señor* (seigneur) et place un « r » au-dessus de la rature, pour qu'on lise *ser* (être). Le changement est substantiel : ce n'est pas la même chose de perdre la mémoire du Seigneur que de perdre la mémoire de mon être. L'erreur a traversé cinq siècles. Elle nous a empêchés durant tout ce temps de comprendre la tragédie de la nuit obscure chez sainte Thérèse. Grâce à Dieu, de nombreuses personnes avaient fait des copies avant l'intervention du censeur et nous avons pu aujourd'hui retrouver le sens originel.

Oui, Thérèse a été conduite par l'Époux au désert de la solitude absolue, de la même façon que les prophètes bibliques, de la même façon que Jésus-Christ sur la Croix. Au milieu de la désolation extrême surgit la « peine subtile et pénétrante », qui lui fait se demander avec le psalmiste : « Où est ton Dieu ? » D'autres fois elle croit, avec saint Paul, être crucifiée entre ciel et terre. « L'âme comprend bien qu'elle n'aime que son Dieu ; mais elle n'aime rien de Lui en particulier, elle L'aime tout entier et ne sait pas ce qu'elle aime » (V 20,10-11). Tout son désir anxieux est de mourir pour pouvoir voir Dieu, parce qu'

... elle ne pense qu'à la raison qu'elle a de souffrir, étant privée de son bien. Pourquoi voudrait-elle vivre ? Elle ressent une étrange solitude, parce qu'aucune créature sur la terre ne lui tient compagnie et je crois que les créatures du ciel ne lui tiendraient pas davantage compagnie, hormis Celui qu'elle aime. Tout lui est tourment. Elle se voit comme une personne suspendue dans les airs, sans aucun point d'appui sur terre et elle ne peut monter au ciel. Brûlée par cette soif, elle ne peut avoir accès à l'eau et c'est une soif insupportable, au point qu'aucune eau ne pourrait l'étancher, elle ne veut d'ailleurs pas l'étancher, sauf avec l'eau dont notre Seigneur a parlé à la Samaritaine, et celle-là on ne la lui donne point. (6D 11,5)

Elle meurt d'envie de mourir ; quant au reste, tout est obscurité. Elle est au bord de l'eschatologie. Elle désire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'humilité augmente lorsqu'elle se voit indigne de tant de dons (V 19,2). Si en raison des faveurs que Dieu lui fait dans ces demeures elle en vient à se sentir supérieure aux autres, elle peut être convaincue qu'il ne s'agit pas de l'esprit de Dieu. Plus grande sera la grâce de Dieu et plus elle se tiendra pour peu de chose, ses péchés passés lui revenant à la mémoire. Sa volonté tout entière sera employée à faire la volonté de Dieu sans se rechercher elle-même. Elle sait qu'elle ne mérite aucun don (6 D 3,17).

Elle désire ne mécontenter Dieu en rien (6D 6,3) ; elle veut vivre dans le désert ou au milieu du monde pour aider Dieu (6D 6,3) ; tout lui paraît ordure car le Seigneur lui a montré le royaume qu'Il lui a préparé (6D 6,9).

... le démon en personne ne pourrait pas représenter des choses qui laissent dans l'âme autant d'effets si grands, de paix, de tranquillité et de bienfaits, trois en particulier, à un degré très élevé. La première est la connaissance de la grandeur de Dieu, car plus elle se découvre à nous, plus nous comprenons de choses. Deuxième raison : la connaissance de soi et l'humilité de voir comment une chose si basse comparée au Créateur de tant de grandeurs a osé L'offenser et n'ose même pas Le regarder. La troisième raison : mépriser les choses de la terre, hormis celles que l'on peut utiliser pour le service d'un si grand Dieu. (6D 5,10)

Les visions intellectuelles lui découvrent encore plus la grandeur de Dieu (6D 8,4). Quand le soleil entre dans sa vie, elle découvre vraiment sa propre misère (V 19,2 ; 20,28) : elle n'est pas meilleure que les autres (6D 8,8) : « ...patienter le temps que naisse le fruit produit par ces apparitions, et vérifier progressivement si elles laissent l'âme dans un état d'humilité et la fortifient dans la pratique de la vertu. Car s'il s'agit de l'œuvre du démon, cela apparaîtra vite, car on le trouvera empêtré dans mille menteries » (6D 9,11). Après l'avoir vu, elle se rappelle toujours le très doux visage du Seigneur (6D 9,14).

Naissent en elle des désirs d'aider les autres, mais différents de ceux des étapes précédentes ; maintenant le Seigneur lui donne des forces pour les mettre en œuvre. « Il n'est pas d'œuvre qui se présente à elle, et qu'elle pense utile au Seigneur, dans laquelle elle ne se jette avec enthousiasme » (V 19,2 ; 21,5). Elle voudrait ne fréquenter que ceux qui se trouvent dans la même situation de vouloir convertir les désirs en œuvres (V 21,7). « Et plus l'amour et l'humilité augmentent dans l'âme, meilleur est le parfum qu'offrent ces fleurs de vertu pour soi et pour les autres » (V 21,8). En fonction de sa force et de son état chacun fera pour Dieu tout ce qu'il pourra (V 27,14). Elle est totalement à la disposition de Dieu pour ce qu'Il voudra (6D 5,15). Elle désire s'abandonner à son service (6D 8,4).

Elle perd la crainte des démons (V 25,20). « Je n'ai pratiquement aucune peur d'eux » (V 31,11). Après la vision de l'enfer, elle perd la crainte des tribulations de la vie (V 32,4). La mort cesse d'être un problème (V 38,5).

Elle acquiert une grande paix intérieure (6D 8,7) : « Tout est apaisé » (6D 9,10). La relation avec Dieu est toujours fondée sur l'amour et l'amitié (V 27,9). Elle sort toujours de l'oraison consolée, l'amour envers Dieu augmente, elle se plaint des peines, avec des forces toujours renouvelées (V 29,4). Enfin : « Je me suis vue autre en un laps de temps très bref » (V 25,9). « Je me voyais autre en toute chose » (V 27,1). « L'amour bouillonne tout le temps et l'âme réfléchit à des projets » (V 30,19). « Elle déborde de l'amour qui l'emplit » (V 30,19). « Ce souverain Roi prend soin de tout ce qu'elle doit faire » (V 20,24).

• 5. Recréer le Royaume et l'Église

Intéressons-nous à présent aux conséquences pratiques de l'histoire d'amour entre le Christ et Thérèse, avant d'en chercher les applications à notre réalité ecclésiale. L'amour fervent ne demeure jamais stérile. Thérèse se décide à fonder des monastères quand elle est en train de traverser les sixièmes demeures.

Thérèse passait par des alternances de périodes de nuit et de joie, entraînant la peine délicate, se demandant ce qu'elle pourrait faire pour aider l'Époux, « je pensais à ce que je pourrais faire pour Dieu » (V 32,9). Elle décida de respecter de manière parfaite les lois qui régissaient le monastère de l'Incarnation. Un jour, alors qu'elle conversait avec d'autres religieuses, l'une d'elles eut l'idée de créer un monastère plus petit qui suivrait la règle primitive du Carmel. Elles le confièrent à Dieu, et quelques jours plus tard le Seigneur, après la communion, l'encouragea à se lancer dans l'entreprise, en sachant qu'elles seraient protégées par saint Joseph et la Vierge Marie, « et que le Christ marcherait avec nous » (V 32,11). Face à l'insistance du Seigneur, elle demanda conseil à son confesseur (V 32,9-12). C'est de cette manière si simple que commença l'aventure des fondations de Thérèse. La première idée vint d'une autre religieuse, tandis que Thérèse était en train de mûrir dans l'amour. Il est conseillé ici de lire les chapitres 32-36 de la *Vie*.

L'essentiel pour notre itinéraire est le rapport entre les fondations et le développement de la vie spirituelle. Les fondations de carmels féminins et masculins trouvent leur racine dans la vie spirituelle de la Sainte ; l'apprentissage de l'amour adulte coïncide avec la créativité et l'action. Son projet était bien simple : reproduire le collège du Christ avec douze religieuses et une prieure, en suivant véritablement l'évangile.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

commandements. (7D 1,6 ; Jn 14,23)

Les visions de la Trinité commencent à être très fréquentes à partir de 1571, un an avant le mariage spirituel. Dans un de ses écrits intimes, elle nous relate la première de ces expériences, arrivée six ans avant la rédaction du *Château* (R 16). Un mois plus tard, elle se rend compte qu'elle continue à être immergée dans la mystérieuse présence : « Cette présence des trois Personnes, dont j'ai parlé au début, je l'ai eue jusqu'à aujourd'hui – qui est le jour de la Commémoration de Saint Paul – présente habituellement dans mon âme, et comme j'étais accoutumée à la seule présence constante de Jésus-Christ, voir trois Personnes me dérangeait quelque peu » (R 18). Au cours du même mois de mai elle reçoit une grâce du Saint-Esprit, qui lui apparaît sous forme de colombe, tel qu'il lui était apparu des années auparavant (V 38,10 et R 17). Peu de temps après, elle demeure plusieurs mois dans la présence continue de la Trinité (R 25), et pour la première fois a lieu une vision imaginaire :

Le lendemain de la Saint Matthieu, me trouvant dans l'état où j'ai l'habitude de me trouver depuis ma vision de la Très Sainte Trinité et de ses rapports avec l'âme en état de grâce, il me fut donné de comprendre cela très clairement, de sorte que par le biais d'artifices et de comparaisons, je l'ai vu par vision imaginaire. Et même si d'autres fois il m'avait été donné de comprendre la Très Sainte Trinité par vision intellectuelle, sa vérité n'était pas demeurée en moi quelques jours, comme maintenant, pour que je puisse y penser et y trouver ma consolation. (R 33)

Une fois consommé le mariage spirituel avec le Christ en 1572, la présence de la Trinité ne diminue pas : « ... les Trois Personnes de la Très Sainte Trinité que je porte sculptées en mon âme, sont une seule chose » (R 47). Trois ans plus tard elle fera référence à ce phénomène en disant : « ... avec cette compagnie que j'ai toujours dans l'âme ». Et elle le répète

encore des mois avant sa mort : « ... mais il me semble que j'ai toujours cette vision intellectuelle des trois Personnes et de l'Humanité du Christ » (R 6,3).

De cette façon l'évangile est confirmé progressivement dans la vie quotidienne jusqu'à ce que Dieu Un et Trine devienne une compagnie permanente. La conscience de savoir son âme habitée en son centre fait que l'on vit en fonction de cette présence constante. L'intensité de l'expérience n'a pas toujours la même force, car la première fois et en quelques autres occasions elle a une importance spéciale ; d'autres fois, l'âme demeure avec sa compagnie divine sans pour autant pouvoir cesser de se consacrer à l'action extérieure.

Progressivement, le véritable amant a découvert au long des demeures les vérités de foi proposées par l'Église au sujet de Dieu et les a intégrées à sa vie. Dans les septièmes demeures se produit une nouveauté radicale, tout se transformant en expérience permanente. Dans le centre de l'âme, au plus profond du moi, habite Dieu Un et Trine. La conversation avec les Personnes divines, leur présence et leur compagnie font définitivement partie du quotidien. C'est la grande nouveauté des septièmes demeures :

L'essentiel de son âme ne se déplaçait jamais hors de cette demeure, au point que, d'une certaine manière, il lui semblait que son âme était divisée. (7D 1,10)

Les trois Personnes communiquent entre elles et se connaissent, elles parlent à l'homme depuis la pièce principale du château et ne cessent de le faire avec toute la création (R 33,3 et R 18). Chaque Personne concède à Thérèse un don spécial : le Fils lui donne « de souffrir dans la joie », Dieu le Père lui donne la « charité », et le Saint-Esprit lui donne « de sentir cette charité », parce qu'Il rend amoureuse la volonté et anime l'âme de désirs qui l'embrasent (R 16,1 ; C 27,7 et PAD

5,5). Pourtant, bien qu'elle ait reçu les dons des trois Personnes, le Père et le Fils lui ont parlé fréquemment, mais non pas le Saint-Esprit (R 5,22). Elle n'a jamais entendu une parole de la troisième Personne de la Trinité.

L'unité des Personnes en un seul Dieu et la différence entre elles constituent le noyau du mystère trinitaire. Loin d'être un solipsisme stérile, elles habitent au plus profond de l'être humain depuis toujours et pour toujours. Nous pouvons nous éloigner de Lui, mais Lui ne s'en ira jamais. Nous pourrions éviter la communication ou agir de manière grave contre ses préceptes, mais Lui ne cessera jamais d'habiter en nous. Nous avons la liberté de renoncer à sa présence, mais Lui n'abandonnera jamais le plus profond de nous-mêmes, le « centre » de l'être. Rien ni personne ne pourra expulser Dieu du centre de l'âme (7D 1,4).

En somme, dans les septièmes demeures la personne expérimente consciemment et de manière habituelle qu'elle est habitée dans la profondeur de son être par les trois Personnes divines. Quand l'âme est en état de grâce, il se produit une situation d'intimité et d'amitié profonde entre elle et Dieu.

• 2. Jésus-Christ dans le mariage spirituel

Quand Thérèse de Jésus commença à rédiger le second chapitre des septièmes demeures, il semble qu'elle établit une comparaison si réaliste entre le mariage humain et le mariage divin que le censeur lui fit arracher la page du manuscrit et lui commanda de la réécrire intégralement. Ce fut l'unique cas de tout le livre, les autres corrections se soldant simplement par des ratures et des annotations. Une telle comparaison, inacceptable pour le censeur, a légitimé tout au long de notre parcours spirituel le rapprochement que nous avons établi entre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En commençant notre itinéraire spirituel nous rappelions l'importance de l'oraison, car elle est la porte qui donne accès à l'intérieur du château. Nous avons dit avec Thérèse qu'il s'agissait d'une relation d'amitié avec le Dieu de Jésus-Christ. Nous avons appris dans chaque demeure une nouvelle façon de nous adresser à Dieu et de l'écouter. Parvenus aux septièmes demeures, ses habitants expérimentent combien l'oraison est devenue quelque chose d'habituel et de nécessaire dans leurs vies. La personne est entièrement recueillie dans les septièmes demeures – où elle habitera jusqu'à sa mort, sauf en cas de faute de sa part – et pour elle l'oraison finit par se transformer en quelque chose d'aussi naturel que le fait de respirer.

En vivant dans les septièmes demeures, le croyant expérimente continuellement la présence de Dieu au plus profond de son être. Quelquefois il peut ressentir le désir de sortir de ce monde pour aller vers la rencontre définitive, mais il se contente de sa situation présente en voyant à quel point Dieu se trouve près de lui :

Il est vrai que les quelques fois où elle oublie cela, les désirs de jouir de Dieu lui reviennent avec tendresse, ainsi que l'envie de sortir de cet exil, spécialement lorsqu'elle voit comme elle le sert peu. Mais ensuite, elle se reprend et regarde en elle-même et voit qu'il est continûment proche d'elle ; alors elle s'en contente et offre à sa Majesté son désir de vivre, comme l'offrande de plus grand prix qu'elle puisse lui donner. (7D 3,7)

En approchant de la fin de son existence, Thérèse écrit une note intime pour nous laisser en héritage l'état intérieur d'une âme que Dieu a menée jusqu'à la plénitude dans cette vie. Elle nous fait découvrir le sommet de l'oraison chrétienne, pour celui qui s'est préparé progressivement avec les formes d'oraison précédentes, Dieu Trinitaire et l'Humanité du Christ :

Les visions imaginaires ont cessé ; mais il semble que j'ai toujours cette vision intellectuelle des trois Personnes et de l'Humanité du Christ, qui est, à mon avis, une chose bien plus élevée. (R 6,3)

Ce fait d'être tout le temps en compagnie de Dieu dans la Trinité des Personnes comble la soif de bonheur de l'être humain, sans jamais oublier Jésus-Christ Homme, ressuscité et glorifié à la droite du Père. L'Humanité du Christ, l'un de nous, semblable à nous en tout excepté pour le péché, a accompagné le processus spirituel jusqu'à la dernière demeure. À aucun moment l'Humanité du Seigneur ne disparaît ou n'est dissoute par la Divinité. Il est toujours et a toujours été là, accompagnant celui qui suit l'itinéraire, se présentant comme le modèle à suivre. Et à la fin du processus, Il ne pouvait ni ne devait disparaître. Les trois Personnes et le Christ en son Humanité donnent vie à notre vie, de façon à ce que le marcheur puisse les sentir et faire l'expérience de sa présence continue.

Nous devons nous rappeler que l'oraison chrétienne n'éloigne pas de la vie ; au contraire elle nous plonge en elle avec de plus en plus de force, comme cela a été démontré tout au long des six demeures précédentes. De cette façon, dans les dernières demeures celui qui prie ne vit pas enfermé en lui-même ou étranger aux occupations de ce monde. Nous devons écarter une fausse conception de la mystique qui convertirait celui qui prie en un être hors du monde. Bien au contraire, quand elle est réellement chrétienne, la mystique rend le croyant à la vie avec une force et une clairvoyance qu'il n'avait pas auparavant. La réalité est acceptée et cette acceptation sert de point de départ à sa transformation. En coopérant avec le Christ crucifié, celui qui aime véritablement vit sa vie en essayant d'aider l'Époux à la construction du Royaume de Dieu. Et il le fait sans divisions et sans dichotomies. Il se sait - et il en fait l'expérience - habité par les trois Personnes et par l'Humanité du Christ, tandis qu'il travaille sans cesse pour le Royaume. Il s'est rendu capable de vivre intensément l'action extérieure au service de l'Église et du

royaume de Dieu sans cesser d'être en compagnie de la source de son être, le Dieu même qui l'habite.

Pour expliquer cette nouvelle situation, dont nous avons déjà eu un avant-goût dans les demeures précédentes, Thérèse a recours au récit évangélique de Marthe et Marie. Les deux femmes symbolisent pour elle l'action et la contemplation. Dans les premières demeures il fallait consacrer un temps à Marthe (l'action) et un temps distinct à Marie (l'oraison). Quand nous sommes parvenus aux septièmes demeures, Marthe et Marie cheminent de concert ; la personne peut développer une grande activité, tandis que l'essentiel de l'âme (Marie) demeure toujours consciemment dans la divine compagnie de Dieu :

Et il en fut ainsi, elle se trouvait améliorée en toute chose, et il lui semblait que, quelles que soient ses peines et ses activités, l'essentiel de son âme ne se déplaçait jamais hors de cette demeure, de sorte que son âme lui paraissait pour ainsi dire divisée. (7D 1,10)

Travail et contemplation forment une unité indissoluble. Ce sont deux facettes du croyant qui ne doivent jamais se dissocier. Quand la grâce de Dieu nous introduit dans les septièmes demeures, la séparation entre elles disparaît. Elles vont toujours de concert, sans que l'une amoindrisse l'autre. Le croyant vit simultanément dans l'action et dans la contemplation :

Croyez-moi, Marthe et Marie doivent être unies pour accueillir le Seigneur chez elles et le garder toujours avec elles, et pour ne pas faillir à la bonne hospitalité en ne lui donnant pas à manger. Comment Marie, toujours assise à ses pieds, l'aurait-elle nourri si sa sœur ne l'avait pas aidée ? Sa nourriture ? C'est que, de toutes les façons possibles pour nous, nous touchions des âmes, afin qu'elles se sauvent et le louent éternellement. (7D 4,12)

Enfin, nous devons signaler que le fait de vivre l'oraison dans les septièmes demeures n'évite pas au croyant les promenades

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La vertu de pauvreté

La connaissance de soi

• **5. Point concret d'effort : une vie pleine de sens face au mystère du mal**

Le démon

Le péché mortel chez sainte Thérèse

Un chemin pour pécheurs

• **Aide-mémoire**

• **Prière**

Deuxièmes Demeures

Connaître le Christ pour le suivre

• **1. Le Dieu de Jésus-Christ**

• **2. La « très sainte Humanité » du Christ**

• **3. L'oraison de méditation**

Méditer à partir de l'Évangile

Méditer les épisodes de la vie du Christ

Faire oraison avec des images

La lecture spirituelle

• **4. La transformation de la personne par l'accroissement des vertus : la persévérance dans la foi, l'amour du prochain et le détachement**

Persévérer

Aimer

Se détacher

• **5. Point concret d'effort : une vie pleine de sens religieux, le bénévolat et le fait de « s'épauler »**

• **Aide-mémoire**

• **Prière**

Troisièmes Demeures

Se décider fermement

- **1. Dans les commencements du Dieu Trinitaire**
- **2. La décision de suivre Jésus-Christ avec perfection**
- **3. L'oraison de recueillement**
- **4. La vertu d'humilité**
- **5. Point concret d'effort : la valeur de l'épreuve**
- **Aide-mémoire**
- **Prière**

Quatrièmes Demeures

Un repos qui nous prépare à ce qui doit venir

- **1. Dieu rapproche le ciel**
- **2. Jésus nous mène au Tabor**
- **3. Oraison de recueillement surnaturel, oraison de quiétude et sommeil des puissances**
 - L'oraison de recueillement surnaturel
 - L'oraison de « goûts spirituels » ou de « quiétude »
 - L'oraison de « sommeil des puissances »
- **4. Les débuts de la transformation personnelle par l'amour**
- **5. L'amour comme règle de conduite**
- **Aide-mémoire**
- **Prière**

Cinquièmes Demeures

Remettre sa volonté pour renaître à Dieu

- **1. Un Dieu qui s'est donné à l'homme**
- **2. Jésus-Christ et la remise de la volonté**

- **3. L'oraison d'union**

L'oraison d'union non-savoureuse

L'oraison d'union savoureuse

L'oraison d'habitation avec entrevue (vista1)

L'Eucharistie, école de l'offrande

- **4. Le marcheur, ayant remis sa volonté, est transformé et converti au Christ**

L'abandon de la volonté chez sainte Thérèse

Mourir pour vivre ou le ver à soie

La transformation de la personne par l'union des volontés : la naissance du papillon

- **5. Point concret d'effort : la perfection de l'amour envers Dieu et envers le prochain**

- **Aide-mémoire**

- **Prière**

Sixièmes Demeures

L'amour aussi s'apprend

- **1. Le mystère du Dieu Trinitaire**

- **2. L'Humanité du Christ dans les sixièmes demeures**

- **3. Oraisons d'un converti à l'amour, ou l'apprentissage de l'amour adulte**

Quand la mystique se nourrit de la vie quotidienne

L'éveil, ou la peine délicieuse (6D 2,3-4)

L'inflammation délicieuse (6D 2,8)

La communication avec l'Aimé : les « paroles intérieures » (6D 3)

Les ravissements, ou quand quelqu'un nous aime totalement (6D 4)

Le vol de l'esprit (6D 5)

L'oraison de jubilation, ou la joie de se savoir aimé (6D 6,10)

Les visions intellectuelles, ou connaître sans voir (6D 8)

Les visions imaginaires, ou le croisement des regards (6D 9)

La suspension en Dieu, ou la connaissance intuitive (6D 10)

« Il est impossible de se souvenir de ce qui touche à notre Seigneur », ou la nuit obscure thérésienne (6D 11)

- **4. La transformation de la personne par l'amour**
- **5. Recréer le Royaume et l'Église**
- **Aide-mémoire**
- **Prière**

Septièmes Demeures

Ayant ressuscité avec le Christ, collaborer à son œuvre

- **1. La Trinité ou l'expérience d'un Dieu proche**
- **2. Jésus-Christ dans le mariage spirituel**
Moi en toi et toi en moi
Les images du Christ ressuscité et le mariage spirituel
- **3. La prière continuelle dans le mariage spirituel**
- **4. La transformation de la personne dans les septièmes demeures ou la maturité humaine devenue réalité**
- **5. Collaborer avec l'Époux, ou la liberté de l'esclave**
- **Aide-mémoire**
- **Prière**

Épilogue et ouverture